

LES DEUX NUITS,

Opéra-comique

EN TROIS ACTES,

PAROLES DE MM. BOULLY ET SCRIBE,

MUSIQUE DE M. BOÏELDIEU.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE MERCREDI 20 MAI 1829.



PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,

Éditeur du Théâtre de M. Scribe,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.

1829.

131979-B

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LORD FINGAR , colonel d'un régiment de cavalerie irlandaise.	M. LEMONNIER.	
SIR ÉDOUARD ACTON , capitaine major d'un régiment d'infanterie.	M. MOREAU-SAINTE.	
MAC-DOWEL ,	} jeunes officiers(*) }	M. DAMOREAU.
BLAKFORT ,		M. TILLY.
DUNCAN ,		M. GÉNOT.
FALGAR ,		M. HENRY.
DOUGLAS ,		M. CAVÉ.
WALTER ,		M. THIANNI.
.....	M. LOUVET.	
MALVINA DE MORVEN , orpheline et nièce du duc de Calderhal, gouverneur de Dublin.	M^{me} PRADHER.	
STROUNN , ancien marin, concierge du château de Butland.	M. BOULARD.	
BETTY , fille de Strounn.	M^{me} CASIMIR.	
CARILL , jeune montagnard amoureux de Betty.	M. FÉRÉOL.	
VICTOR , valet français au service de sir Édouard.	M. CHOLET.	
JAKMANN , valet et confident du lord Fingar.	M. BELNIE.	
JOBSON , constable.	M. FARGUEIL.	
PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS IRLANDAIS.		
VALETS DE DIFFÉRENTES LIVRÉES.		
HABITANS DE LA VILLE DE DUBLIN.		
AGRICULTEURS DES MONTAGNES DE BUTLAND.		

La scène se passe à Dublin pendant le premier acte, et au château de Butland pendant les deux autres.

(*) Ces différens rôles n'étant remplis par MM. les artistes ci-dessus dénommés, que par égard pour les auteurs, cela ne doit point faire loi pour les directions des départemens.

LES DEUX NUITS,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon de la Taverne de l'Aigle d'or, à Dublin. A droite et à gauche, sur un guéridon, des verres à punch. Au fond, une grande croisée donnant sur un balcon. Elle est ornée d'une draperie dont les rideaux sont tirés. Sur chaque côté de la coulisse, une porte mène à des pièces adjacentes. Celle à gauche du spectateur conduit dans la salle à manger, où l'on entend, au lever de la toile, le bruit d'un souper joyeux, et la voix de nombreux convives, répétant en chœur de vieux refrains irlandais. Plusieurs lustres allumés annoncent que la scène se passe pendant la nuit.

SCENE PREMIERE.

JAKMANN, DEUX JOCKEYS, *sous la livrée du lord Fingar*; PLUSIEURS VALETS, *sous différentes livrées*; peu à près, VICTOR.

INTRODUCTION.

(Ils entrent tous, la serviette à la main, par la porte à droite du spectateur.)

LE CHOEUR des convives, dans la coulisse.

Amis, demain, que l'aurore

Nous retrouve, le verre en main!

Bacchus nous invite encore,

Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

LES DEUX NUITS,

JAKMANN et les Valets.

Ah! quel bruit! quel vacarme!
Par leurs cris, par leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.

JAKMANN.

Je reconnais bien là mon maître;
Généreux, aimant à paraître...
Il a voulu réunir à grands frais
Tous les plus fous des seigneurs irlandais.

(On entend chanter, dans la coulisse, le chœur suivant).

LE CHOEUR, dans la coulisse.

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve le verre en main;
Bacchus nous invite encore,
Amis, buvons, buvons jusqu'à demain.

LE CHOEUR, sur la scène.

Ah! quel bruit! quel vacarme!
Par leurs cris, etc., etc.

VICTOR, entrant la serviette à la main.

Quelle abondance!
Quelle élégance!

C'est un souper délicieux.

Que de gaieté! que de propos joyeux!
D'honneur, il me semble être en France!

JAKMANN.

A mon maître, à coup sûr, il en coûtera cher.

VICTOR.

Que de vins délicats! que de bouchons en l'air!
Du vin d'Ài moi, j'aime la folie:
Dans sa fougue charmante on dirait qu'il défie
Le plus intrépide buveur.

(Imitant le bruit de plusieurs bouchons qui sautent).

Pif, paf, paf, pouf! ah! cette artillerie
Vaut bien celle du champ d'honneur.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR, dans la coulisse.

Amis, demain, que l'aurore
Nous retrouve, etc., etc.

VICTOR.

Que j'aime ce vacarme!
Comme eux, buvons, chantons...
Comme eux jetons l'alarme
Dans tous les environs.

LE CHOEUR, sur la scène.

Ah! quel bruit! quel vacarme!
Par leurs cris, leurs chansons,
Ils vont jeter l'alarme
Dans tous les environs.

VICTOR.

Allez donc.. allez donc.. on demande encore du champagne.

(Plusieurs domestiques sortent.)

JAKMANN.

Quel beau souper!

VICTOR.

Je m'en vante! un souper que j'ai commandé moi-même à l'Aigle d'or... la taverne la plus renommée de la ville de Dublin.

JAKMANN.

Il me semble seulement, monsieur Victor, que nos maîtres restent bien long-temps à table.

VICTOR.

Eh! que vous importe?

JAKMANN.

C'est qu'il faut qu'ils aient fini, pour que nous commencions.

VICTOR.

Monsieur Jakmann est pressé.

JAKMANN.

Toujours ; il faut que j'aille vite, c'est mon état..
quand on est coureur d'un grand seigneur.

VICTOR.

Une belle place, qui peut vous mener loin.

JAKMANN.

Trop loin ; car, avec lord Fingar mon maître, on n'a pas un moment pour se reposer. Ne m' parlez pas de ces jeunes gens à la mode, de ces brillans militaires, qui ont des inclinations dans tous les quartiers de la ville ! l'inconstance est une chose terrible... pour les coureurs ! aussi, quoique je sois bien payé, j'envie quelquefois le sort de Thomas, le cocher.

VICTOR.

Je comprends... un poste plus élevé.

JAKMANN.

Non... mais c'est qu'il est toujours assis ; ça doit être si agréable !... moi, toute mon ambition est de m'asseoir un jour.

VICTOR.

Comme nous allons le faire tout à l'heure, devant une bonne table.

JAKMANN.

Oui... c'est une retraite... et vous, monsieur Victor ?

VICTOR.

Moi, je ne suis que trop paisible ! valet de chambre parisien, et ne pouvant rester en place, tour à tour soldat, peintre, musicien, j'ai fait tous les métiers qui ne rapportent rien. J'ai manié le fusil en Belgique, le pinceau en Italie, la guitare en Espagne, et revenant à la livrée, mes premières amours, j'ai

quitté de nouveau ma patrie pour suivre sir Edouard Acton, seigneur irlandais; espérant avec lui courir les grandes aventures, et perfectionner ici mon génie naturel... Eh bien! pas du tout... je ne fais rien; je perds mon talent... je me rouille, faute d'exercice.

JAKMANN, se frottant les jambes.

Ce n'est pas comme moi.. votre maître ne ressemble donc pas au mien? il n'aime pas toutes les belles?

VICTOR.

Il n'en aime jamais qu'une..... à la fois; il a de l'ordre, et encore, dans ce moment-ci, celle qu'il adore... il ne sait pas où elle est... voilà ce qui nous retient dans l'inaction.

JAKMANN.

Vraiment!

VICTOR.

Eh! oui, une beauté céleste.... une jeune irlandaise, qui, comme lui, voyageait en France. Deux compatriotes qui se rencontrent en pays étranger, sont si disposés à s'aimer... l'éloignement nous rapproche. Aussi, il paraît que mon maître.... car je n'étais pas encore à son service, était décidément amoureux.. et que même cet amour était partagé, lorsqu'une maudite lettre française tomba entre les mains de sa belle compatriote.

JAKMANN.

Une lettre!

VICTOR.

Oui... une ancienne passion... une inclination antérieure, que nous avons oubliée depuis longtemps; mais, sans daigner se plaindre, sans nous adresser un reproche, sans même faire attention

à la date, ce qui, en fait de trahison, est bien essentiel... la belle Malvina est partie sur-le-champ ; et, contre l'ordinaire des beautés fugitives, qui s'arrangent toujours pour être poursuivies, celle-ci n'a laissé aucun indice, aucune trace de son départ ; est-elle restée sur le continent?... est-elle revenue dans les trois royaumes?... c'est ce que mon maître n'a pu deviner, et c'est dans cette circonstance qu'il m'a pris à son service, je suis entré dans un interrègne.

JAKMANN.

Vous êtes bien heureux, il n'y en a jamais chez nous... Mais quel est ce bruit ?

VICTOR.

Ce sont nos maîtres qui sortent de table ; à notre tour passons à l'office, et reposons-nous des fatigues de la nuit, en faisant trinquer ensemble la France et l'Angleterre. (*Il passe le bras sur l'épaule de Jakmann, qui sourit malgré lui*). Il a ri ! j'ai fait rire un Anglais !.. allons, grave Jakmann, on fera quelque chose de vous... et ce premier accès de gaieté doit être inscrit parmi les exploits qui signaleront ma carrière.

(Ils sortent par le fond).

SCENE II.

LORD FINGAR, SIR EDOUARD, DUNCAN,
OFFICIERS DE DIFFÉRENS CORPS, ANGLAIS ET
IRLANDAIS.

LORD FINGAR.

A merveille !.. c'est ainsi que j'aime les réconciliations... le verre à la main. (*à deux officiers*) J'es-

père, Messieurs, que tout est oublié. (*les deux officiers se donnent une poignée de main.*) A la bonne heure, deux officiers de mon régiment, se battre en l'honneur d'une coquette, qui les trahit peut-être pour un troisième... (*bas à Edouard.*) j'en sais quelque chose. (*haut.*) Mes amis, pour conserver la mémoire de ce joyeux souper, jurons ici de ne jamais terminer autrement nos querelles d'amour; se fâcher pour une infidélité! c'est absurde, c'est vouloir passer sa vie l'épée à la main... aussi, j'ai pris le parti d'en rire; et je vous défie ici, par le vin de champagne que j'ai bu, d'altérer en rien ma philosophie ou ma joyeuse humeur... dussiez-vous, si vous le pouvez, m'enlever toutes mes maîtresses.

DUNCAN ET LES AUTRES.

Accepté.

LORD FINGAR, vivement.

A charge de revanche.

DUNCAN,

C'est juste.

LORD FINGAR.

Il n'y a que sir Edouard qui n'est pas du traité... il a déjà peur.

ÉDOUARD.

Moi!.. au contraire...je n'y trouve que trop d'avantages, car n'ayant aucune belle qui s'intéresse à moi, je ne crains pas qu'on me l'enlève.

LORD FINGAR.

Vraiment! pauvre garçon! je vous demande pardon de vous avoir accusé... Oui, je vous soupçonnais d'être amoureux; car vous n'êtes pas à la hauteur de nos principes... J'ai remarqué qu'à table vous

étiez toujours en arrière de trois ou quatre verres de champagne.

ÉDOUARD.

C'est possible... Vous, colonel, vous êtes toujours en avant.

LORD FINGAR.

Un colonel, c'est de droit... mais savez-vous que vous n'êtes plus reconnaissable, depuis votre retour de France. Ici même, dans votre patrie, il semble que vous regrettiez ce pays-là.

ÉDOUARD.

Ah! c'est qu'il me rappelle des souvenirs...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Le beau pays de France
Est un séjour favorisé des cieux ;
Lui seul produit en abondance
Joyeux refrains et vins délicieux.
Il plait au cœur, il plait aux yeux,
Le beau pays de France.

DEUXIÈME COUPLET.

Au beau pays de France
Mille beautés ont droit de nous charmer ;
Que de graces ! que d'élégance !
Le plaisir seul y sait tout animer.
C'est en riant qu'on sait aimer
Au beau pays de France.

TROISIÈME COUPLET.

Charmant pays de France,
Tu plais au brave, au galant troubadour ;
L'un aux combats pour toi s'élance,
L'autre pour toi redit les chants d'amour.
Pourrai-je encor te voir un jour,
Charmant pays de France ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JAKMANN.

JAKMANN.

Milord, c'est la carte.

LORD FINGAR.

C'est-juste ; moi l'Amphitryon, cela me regarde... Deux cents guinées ! ce n'est pas cher, pour un dîner qui dure jusqu'au souper ; et quel repas !... On voit que sir Édouard s'était chargé de le commander.

ÉDOUARD.

Ce n'est pas moi, c'est Victor, mon valet de chambre... un sujet admirable.

LORD FINGAR.

Ce n'est pas comme ce paresseux de Jakmann que j'essaie en vain de former, et qui n'arrivera jamais.

JAKMANN.

Ce n'est pas faute de faire du chemin.

LORD FINGAR, lui jetant une bourse.

Fais dresser la table de jeu dans la salle à côté, et dis qu'on nous fasse du punch... et puis ne t'éloigne pas... j'aurai plus tard d'autres commissions à te donner.

JAKMANN.

Il a déjà peur que je ne me repose.

(Il sort.)

ÉDOUARD, regardant Jakmann qui sort lentement.

N'est-ce pas votre coureur ?

LORD FINGAR.

Oui : un poltron, un imbécille, qui n'a d'esprit

que dans les jambes ; mais elles sont longues. Il a été autrefois le premier marcheur des trois royaumes. Je lui ai donné par an jusqu'à six mille livres.

ÉDOUARD.

Vous qui n'en avez que douze... en donner six à votre coureur !

LORD FINGAR.

C'est le moyen d'avoir toujours devant soi la moitié de son revenu ; mais maintenant, mes amis, c'est bien changé, et je peux, tous les jours, sans me gêner, vous donner des dîners comme celui-ci ; car demain, à pareille heure, je serai riche à jamais ; et qui plus est... marié.

ÉDOUARD.

Et vous ne nous en disiez rien ?

LORD FINGAR.

Ce n'était pas sans motif. J'avais un excellent oncle, le duc de Calderhal, qui adorait le mariage, qui ne vantait que le mariage, et qui pourtant est mort garçon. Du reste, une foule de bonnes qualités, et un million de rente... il est mort, je ne lui en veux pas...

ÉDOUARD.

En vous laissant sa fortune...

LORD FINGAR.

Au contraire, en la laissant tout entière à une nièce, sa fille adoptive, la plus jolie fille d'Irlande, à la seule condition, que dans les trois mois qui suivront son décès, elle prendra un mari à son choix, n'importe lequel, pourvu que dans les trois mois elle soit mariée.

ÉDOUARD.

Et si elle ne l'est pas ?

LORD FINGAR.

C'est à moi que revient toute la fortune ; clause à peu près inutile, et qui me laisserait peu d'espoir, car vous sentez bien qu'en trois mois de temps une jolie fille, qui peut apporter en dot un million de rentes...

ÉDOUARD.

Doit aisément trouver à se marier.

LORD FINGAR.

Il y a tant d'amateurs... aussi ma seule ressource était de me mettre sur les rangs ; il était naturel que j'eusse des vues tout comme un autre, moi, surtout, qui, en qualité de plus proche parent, avais été nommé tuteur... et un tuteur de vingt-cinq ans peut bien faire un mari. Mais avoir à lutter contre une foule de rivaux, être obligé surtout à une constance et à une cour assidue.... je ne l'aurais jamais pu, même pour un million. Aussi, jugez de ma joie, lorsque ma jolie cousine me demanda à passer les trois mois de deuil dans la solitude la plus absolue ! Vous comprenez que je ne suis pas de ces tuteurs jaloux et farouches qui contrarient leur pupille... et pour obéir à la mienne, et lui faire plaisir, je l'ai confinée dans un vieux château qui dépend de la succession, et où personne, excepté moi, n'a le droit de la voir. Château féodal, orné de tourelles, pont-levis, bastions, et de tous ses agréments romantiques. C'est là que, sous la garde de fidèles vassaux, et sous la surveillance d'un concierge qui m'est dévoué, ma belle cousine se livre en paix aux beaux-arts et à toutes les jouissances de la mélancolie.

DUNCAN.

Je vous avoue, colonel, que je trouve à cette aventure quelque chose de piquant et d'original.

LORD FINGAR.

Situation délicieuse !.. et le meilleur, c'est que tout cela finit la nuit prochaine, à minuit, époque où les trois mois expirent.

DUNCAN.

Quoi ! demain à pareille heure, vous serez marié ?

LORD FINGAR.

Ou millionnaire, l'un ou l'autre, et probablement tous les deux. Aussi, mes amis, je vous invite à ma noce.

DUNCAN.

De grand cœur ; partons sur-le-champ.

LORD FINGAR.

Non, demain soir, pas avant.

DUNCAN.

Et pourquoi ?

LORD FINGAR, riant.

Pourquoi?... eh ! mais... à cause de ce que nous disions tout à l'heure, en sortant de table.

ÉDOUARD, souriant.

J'entends c'est vous qui maintenant avez peur.

LORD FINGAR.

Non pas ; mais je prends mes précautions, je me tiens sur mes gardes. Je permets l'attaque, vous devez me permettre la défense.

DUNCAN.

A la bonne heure : vous devez au moins nous indiquer où est située cette forteresse impénétrable.

LORD FINGAR.

Mieux que cela ; je vous y conduirai moi-même demain soir... au moment du mariage.

DUNCAN.

Et le nom de votre jeune pupille, de cette charmante solitaire ?

LORD FINGAR.

Vous le saurez, quand elle sera ma femme.

DUNCAN.

C'est aussi être par trop discret.

LORD FINGAR.

C'est le moyen de réussir avec les dames. Moi, d'abord, je suis toujours la discrétion même, avant... après, je ne dis pas. Mais, pour vous consoler et vous faire prendre patience, je puis, sans danger, vous montrer son portrait.

DUNCAN.

Ah ! voyons...

ÉDOUARD, à part, et regardant le portrait que Fingar tire de son sein.

Dieu ! Malvina.

LORD FINGAR.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

ÉDOUARD, troublé, et cherchant à se remettre.

Je dis... je dis... qu'elle n'est pas mal.

DUNCAN.

Vous êtes bien difficile... des traits comme ceux-là... c'est ce que j'ai vu de plus séduisant, de plus ravissant.

LORD FINGAR.

Eh bien !... eh bien ! capitaine... comme vous prenez feu ! Je vois que j'ai eu raison de ne pas vous montrer l'original.

DUNCAN.

Ah! milord, vous êtes trop heureux!

LORD FINGAR.

Vous croyez? Mais tenez, tenez, les tables de jeu sont prêtes, j'ai déjà perdu, avant le souper, quelques centaines de guinées, et sir Édouard me doit une revanche.

ÉDOUARD.

Oui, milord, oui, je vous suis; commencez sans moi.

LORD FINGAR.

Voyons donc si la fortune me sera aussi favorable que l'amour! Allons, mes amis, demain le mariage... demain la raison... voici ma dernière nuit de folie... dépêchons-nous.

(Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.)

SCENE IV.

ÉDOUARD, *seul*.

Qu'ai-je appris, grand Dieu!... Malvina, dont j'ignorais le sort, Malvina qui me fuit, qui me croit infidèle, qui refuse de m'entendre... c'est elle qui, la nuit prochaine, doit épouser lord Fingar!...

SCÈNE V.

SIR ÉDOUARD, VICTOR.

VICTOR, à la cantonade.

Je suis à vous dans l'instant ; tâchez de vous maintenir à la hauteur de la table ; car, du train dont ils y vont, je crains bien de les retrouver.. (*faisant le geste de rouler à terre. A sir Édouard.*) Eh quoi ! seul ici?... milord, votre seigneurie me paraît sombre et rêveuse.

ÉDOUARD.

Et ce n'est pas sans sujet. Apprends que cette jeune Irlandaise, qui fit en France une si vive impression sur mon cœur, cette Malvina de Morven, que nous cherchons en vain depuis trois mois....

VICTOR, vivement.

Vous avez de ses nouvelles ?

ÉDOUARD.

A l'instant même ! elle est au pouvoir de lord Fingar qui la nuit prochaine doit l'épouser !

VICTOR, vivement.

Tant mieux.

ÉDOUARD, étonné.

Comment, tant mieux !

VICTOR.

Oui, vraiment!.. si ce n'était qu'une de ces expéditions vulgaires dont on est rebattu, je ne l'entreprendrais pas... non, milord, je ne l'entreprendrais pas... il me faut à moi, de ces positions tout-à-fait désespérées... de ces coups hardis, étonnans... de ces intrigues

bien nouées, bien serrées... en un mot, de quoi développer les moyens que j'ai reçus de la nature, et qu'ont mûris dix années d'expérience. Combien de temps me donnez-vous ?

ÉDOUARD.

Un jour !

VICTOR.

Un jour !

ÉDOUARD.

Un seul ! car, d'après le testament d'un oncle, demain, à minuit, Malvina doit être mariée, et si elle ne l'est pas, elle perd une fortune considérable qu'il n'est pas en mon pouvoir de lui rendre.

VICTOR.

Bon !... cela commence à merveille. Où est-elle ?

ÉDOUARD.

Je l'ignore !

VICTOR, étonné.

Vous l'ignorez ?

ÉDOUARD, avec impatience.

Eh oui ! sans doute.

VICTOR, riant.

C'est charmant !.. Vous n'avez pas le moindre indice sur sa retraite ?

ÉDOUARD.

Pas le moindre.

VICTOR.

C'est divin... Soupçonnez-vous que ce soit dans Dublin ?

ÉDOUARD.

Je suis sûr, au contraire, que c'est dans un châ-

teau fort, au milieu de nos montagnes... mais il y en a tant dans ces environs.

VICTOR.

C'est admirable... et la belle est sous la garde...

ÉDOUARD.

D'un véritable cerbère qu'on ne peut ni tromper, ni séduire.

VICTOR, gaîment.

Eh bien ! voilà qui me transporte, m'enflamme !.. Parlez-moi d'une pareille expédition ; je m'en charge... et je vous répons du succès.

ÉDOUARD.

Mais comment parvenir en si peu de temps ?...

VICTOR.

C'est là le beau, l'admirable !.. Si on pouvait attendre, on aurait toujours de l'esprit ; le difficile est d'en avoir tout de suite, à volonté... Mais avant tout, monsieur, une seule question, qui va vous paraître bien commune, bien vulgaire, mais que les héros eux-mêmes sont obligés de faire avant d'entrer en campagne : sommes-nous en fonds ?

ÉDOUARD.

Plus que jamais... j'ai gagné cette nuit même trois cents guinées au lord Fingar... tu peux en disposer.

VICTOR.

Comment ! c'est avec l'or de votre rival que nous allons le combattre ? Il est mort !...

ÉDOUARD.

Ah ! si tu pouvais réussir !...

VICTOR, agité, et cherchant dans son imagination.

Si je réussirai !.. j'imagine déjà... non, je n'imagine rien... mais laissez-moi réfléchir. (*apercevant*

Jakmann, qui entre du fond, dans le salon à droite, en portant un plateau de liqueurs.) Rentrez au salon, où votre absence serait remarquée... retournez près de votre rival... redoublez de folies, et ne craignez rien... je veille sur vous et sur lui.

(Édouard sort par la porte à droite.)

SCENE VI.

VICTOR, *seul.*

AIR.

Héros fameux de la grande livrée,
 Scapin, Frontin, Hector, Sganarelle, Crispin,
 J'invoque de vos noms la gloire révérée,
 Venez, inspirez-moi de votre esprit malin.
 Ils viennent tous... je les vois, je les compte :
 C'est Sganarelle et son divin tabac ;
 Puis c'est Scapin, affublé de ce sac
 Où va s'envelopper Gêronte.
 Plus loin, Hector, grondant tout bas,
 Un gros Sénèque sous le bras!...
 A cette mine joyeuse,
 A ce noir manteau de velours,
 C'est Crispin rêvant toujours
 Quelque folie amoureuse.
 Mais écoutez..., on rit de toute part ;
 On chante aussi..., c'est Thalie en goguette,
 C'est Figaro tenant une lancette,
 Et fredonnant un refrain de Mozart.
 Ah! ah! ah!...

La séance est ouverte... ils sont tous rassemblés.

(Otant son chapeau.)

Je vous écoute, ô mes maîtres, parlez.

(S'asseyant et imitant diverses personnes qui parlent à la fois.)

Avant tout, il faut plaire
 Aux gens de la maison.
 — D'un rival ou d'un frère
 Il faut prendre le nom.
 — Quiproquos et méprise,
 — Et puis déguisement...
 — Et finir l'entreprise
 Par un enlèvement.

(Se bouchant les oreilles.)

Eh ! messieurs , un moment.

(Recommençant à parler.)

— Je prendrais d'un notaire
 La robe et le rabat.
 — Il faut faire au beau-père
 Signer un faux contrat.
 — Faire jouer le maître.
 — Enivrer le valet.
 — Sauter par la fenêtre.
 — Mettre en fuite le guct.

(Leur faisant signe de se taire.)

Eh ! messieurs, s'il vous plaît...

(Reprenant.)

Pour tromper un tuteur faut-il une autre ruse?

(S'interrompant.)

— Eh non..., l'on ne veut plus de tuteur qu'on abuse.
 Vraiment? — Eh oui : nous en avons assez.
 Les maris les ont remplacés.
 — Prenez donc mon moyen.
 — Eh non ! c'est trop ancien.
 — Prenez plutôt le mien.
 — Le mien. — Le mien. — Le mien.
 L'assemblée , où l'on n'entend rien ,
 Ne s'y reconnaît plus... Eh bien !...

LES DEUX NUITS,

CAVATINE.

Moi, qu'implore la grisette,
 Le prince et l'humble bourgeois,
 Toi qui devant une coquette
 Fais courber le front des rois...
 Toi, qu'implorent les soubrettes
 Dans les momens d'embarras,
 Toi, qu'invoquent les poètes
 Dans tous les vers d'opéras...
 Notre ressource éternelle,
 O dieu malin ! dieu fripon !
 S'il faut enfin qu'on t'appelle
 Qu'on t'appelle par ton nom,
 Amour !... je reviens encore,

Je reviens à toi ;
 Ici je t'implore,
 Viens, conseille-moi.
 En vain l'on critique
 Ton carquois gothique,
 Et la forme antique
 De ton vieux flambeau.
 Vas, laisse-les faire,
 Toujours sûr de plaire,
 Toi seul, sur la terre,
 Es toujours nouveau.

Tu m'inspires, tu me conseilles,
 Et ces maîtres que j'invoquais,
 Vont, en admirant tes merveilles,
 Applaudir mes premiers essais.
 J'entends déjà Scapin, Crispin et Figaro
 Me crier : Bravo, bravo !
 Il est digne de nous : bravo, bravo, Victor !

— Eh ! messieurs, pas encor.

Dieu d'amour, toi qui me conseilles,
 Permets du moins que mes efforts heureux
 Me donnent quelque jour une place auprès d'eux.

SCENE VII.

VICTOR, JAKMANN.

JAKMANN.

C'est fini , je n'en reviendrai jamais ; passe pour le jour... mais à cette heure-ci...

VICTOR.

Qu'y a-t-il donc , brave Jakmann.

JAKMANN.

Il y a , qu'après le petit repas que nous venons de faire , je comptais bien passer dans mon lit le reste de la nuit... pas du tout ; milord , mon maître , qui a achevé ses dépêches , m'a ordonné de me tenir prêt à partir sur-le-champ , et je vais prendre mon costume de voyage.

VICTOR.

Pour faire une commission dans la ville ?

JAKMANN.

Ah ! bien oui ; il m'envoie dans les montagnes.

VICTOR.

Dans les montagnes , dis-tu ?.. (*à part.*) Serions-nous sur la trace ? (*haut.*) Quelque mission d'amour?..

JAKMANN.

Je n'en sais rien ; j'aimerais mieux faire dix lieues en plaine , que trois dans le haut pays ; des ravins , des défilés... des précipices... et à chaque rocher qui s'avance je crois voir un voleur.

VICTOR.

Tu n'es pas brave.

JAKMANN.

Ce n'est pas mon état ; je suis payé pour avoir des jambes, et non pour avoir du cœur.

VICTOR.

C'est juste. Et l'endroit où il t'envoie, n'est-il pas un château fort ?

JAKMANN.

Oui ; à trois lieues d'ici..... le château de Dombar.

VICTOR, à part.

Je le tiens... nous y voilà... impossible que la veille de ses noces il n'écrive pas à sa belle. (*haut.*) Et tu vas de ce pas au château de Dombar ?

JAKMANN.

Oui... et à celui de Blakston, et à celui de Butland... et à Saint-Dunstan.

VICTOR.

Ah ! mon Dieu !... comme en voilà ! et comment s'y reconnaître ? Répète-moi un peu cela ; car ce sont des noms si barbares, que ça fait mal à prononcer.

JAKMANN, soupirant.

Et à y aller ! ça fait bien plus de mal encore !... j'en ai une courbature, rien que d'y penser... Songez donc que le château de Dombar est à trois milles d'ici, au nord.. Blakston au midi... Butland entre les deux.. et Saint-Dunstan encore par-delà... en tout, quinze à dix-huit milles, qu'il faut avoir faits à midi... voilà pourquoi je pars de suite.

VICTOR.

Et tu ne cherches pas à deviner ? tu ne soupçonnes pas le motif de ces diverses commissions ?

JAKMANN.

Ah ! bien oui... c'est assez de les faire ; s'il fallait encore savoir pourquoi, ça serait une fatigue de

plus. Moi , on me dit : va..... et puis je vais ; mais en conscience , je vais trop... et milord peut se vanter d'avoir trouvé en moi le mouvement perpétuel... Adieu , monsieur Victor...

(Il sort.)

SCENE VIII.

VICTOR, *seul.*

Bon voyage... Moi , qui m'amuse à interroger cet imbécile... il ne peut me dire que ce qu'il sait... et il ne sait rien... (*tirant un calepin et écrivant.*) Dombar , Blakston... Butland... Saint-Dunstan!.. il est sûr que Malvina est enfermée dans un de ces châteaux... mais lequel?.. et qui pourrait me l'apprendre?... il n'y a que lord Fingar... le voici.

SCENE IX.

VICTOR, LORD FINGAR.

LORD FINGAR, *tenant des lettres à la main.*

Jakmann !... Jakmann !...

VICTOR.

Il n'est pas là, milord... mais qu'y a-t-il pour votre service ?

LORD FINGAR, *mettant les lettres dans sa poche.*

D'abord, le punch que j'ai demandé, et qui n'arrive pas ; pour calmer la chaleur du jeu, ces mes-

sieurs ont été obligés de revenir au champagne et au madère, ce qui est très désagréable... Que font donc nos gens?

VICTOR, avec intention.

Pardon, milord, ils sont tous à l'office, où notre hôte nous racontait des nouvelles qu'il vient de recevoir... des nouvelles effrayantes, si elles sont vraies.

LORD FINGAR.

Qu'est-ce donc ?

VICTOR, à part.

C'est l'association qui a encore fait des siennes... il paraît que ces brigands, formant une troupe assez nombreuse, ont osé attaquer (*examinant lord Fingar.*) le château de Dombard.

LORD FINGAR, riant.

Vraiment !

VICTOR, à part.

Ce n'est pas celui-là.

LORD FINGAR.

Ils ont dû trouver à qui parler... Nous avons là justement cinq ou six mauvais sujets de nos amis, que j'invite à mes noces, et qui demain nous raconteront cela en détail...

VICTOR, examinant toujours lord Fingar.

Aussi... il paraît que, repoussés avec perte, ils se sont rejetés... sur Blakston.

LORD FINGAR.

Charmant!... le baronnet a dû avoir une peur...

VICTOR, à part.

Ce n'est pas cela... (*haut.*) et qu'ils ont même été jusqu'au château de Butland.

LORD FINGAR, avec effroi.

Butland !

VICTOR, vivement, à part.

C'est là qu'elle est.

LORD FINGAR, cherchant à se remettre.

Butland, dites-vous ?

VICTOR.

Non, non... je me trompe... je ne suis pas fort sur les noms... c'est aux environs de Butland... un endroit qu'on nomme Saint... Saint...

LORD FINGAR.

Saint-Dunstan...

VICTOR.

Précisément.

LORD FINGAR.

On vous a induit en erreur... Le monastère de Saint-Dunstan est trop révééré de nos catholiques Irlandais pour qu'ils osent jamais l'attaquer.

VICTOR.

Je le crois aussi... et puis, comme milord le dit très bien, ce n'est peut-être pas vrai... on fait tant de contes... Mais voici ces messieurs qui rentrent ; je vais demander le punch... (*à part.*) Butland... Maintenant que je sais le nom de la forteresse, je saurai bien y pénétrer avant eux.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, SIR ÉDOUARD, WALTER,
DUNCAN, JEUNES OFFICIERS.

FINAL.

LE CHOEUR.

Honneur ! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir ;
Amis joyeux et bonne table,
Chez lui tout est plaisir.

LORD FINGAR, aux valets.

Ouvrez vite le grand balcon,
L'air est si pur, si salubre.

(Plusieurs valets tirent la draperie de la croisée au fond du théâtre, et l'on découvre un grand balcon donnant sur la principale place de Dublin.)

LE CHOEUR.

Le jour paraît déjà sur l'horizon ;
Le crépuscule nous éclaire.

LORD FINGAR, excitant la flamme d'un grand vase de cristal rempli de punch,
que l'on vient de déposer sur un guéridon.

La belle flamme ! croirait-on
Que loin d'éclairer la raison,
Elle fait perdre la mémoire ?

(Il sert du punch aux convives.)

LE CHOEUR.

Quel plaisir de chanter et boire !
D'honneur ! le punch est excellent.

VICTOR, qui était sorti, rentre en ce moment, et dit bas à sir Edouard

C'est dans le château de Butland
Que votre belle est prisonnière.

ACTE I, SCÈNE X.

27

SIR EDOUARD, *bas à Victor.*

Qui t'a révélé ce mystère ?
Il faut nous y rendre à l'instant.

PLUSIEURS CONVIVES, *le verre en main.*

D'honneur! ce punch est excellent.

CHŒUR.

Honneur! honneur à l'hôte aimable
Qui sait si bien nous accueillir.
Punch excellent, vin délectable,
Chez lui tout est plaisir!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN CONSTABLE, GARDES, CITADINS, HABITANS DE DUBLIN DE TOUT SEXE ET DE TOUT AGE.

LE CONSTABLE ET LES HABITANS.

Quel train! quel bruit épouvantable!
Vous troublez tous les habitans.
Aimable folie,
Viens nous réunir;
Semons sur la vie
Les fleurs du plaisir.

LES CONVIVES, *en gaité.*

Au diable soit le vieux constable
Qui trouble nos jeux et nos chants.

LORD FINGAR.

Paix, mes amis, soyons prudents;
Laissez-moi parler au constable.

LES DEUX NUITS,

(Au constable.)

Demain, je dois me marier.
 C'est le dernier jour de ma vie
 Que je consacre à la folie ;
 Je cherche à le bien employer.

LE CONSTABLE ET LES HABITANS.

Faut-il donc, quand on se marie,
 Troubler ainsi tout le quartier?

LORD FINGAR, du ton le plus aimable.

Vous troubler, c'est être coupable.
 Pour m'excuser envers vous,
 Amis, je vous invite tous,
 Sous les auspices du constable,
 A rire, à danser avec nous.

LE CONSTABLE.

Moi danser! quelle irrévérence!
 Non, non, redoutez mon courroux.

LE CHOEUR, composé d'une partie des habitans, et surtout des femmes.

Il faut de l'indulgence
 Pour ces aimables fous.

LE CONSTABLE, et l'autre partie des habitans.

Ah! quelle irrévérence!
 Redoutez

mon	}	courroux.
son		

LORD FINGAR.

Allons, que la danse commence.

LE CONSTABLE.

Danser! quelle irrévérence!

LORD FINGAR, lui présentant une rasade.

Buvez..., ce punch est excellent.

LE CONSTABLE.

Boire!... Ah! c'est bien différent.

LE CHOEUR.

Vraiment, on n'est pas plus galant.

LORD FINGAR, aux autres.

Allons, amis... que la danse commence.

LE CONSTABLE, goûtant le punch.

Dieu ! quelle irrévérence !

LORD FINGAR, au constable, en lui présentant un deuxième verre.

Nous, buvons.

LE CONSTABLE.

Ah ! c'est bien différent.

Je vois qu'il faut être indulgent.

LE CHOEUR, pendant qu'il boit.

Voyez comme il s'apaise ;

Il n'est plus en courroux.

LORD FINGAR.

Eh ! vite, une danse irlandaise.

(Plusieurs jeunes lords prennent divers instrumens. — Les autres se joignent aux habitans pour faire danser les dames.)

LE CONSTABLE ET PLUSIEURS VIEUX HABITANS.

Comment conserver son courroux

Avec tous ces aimables fous ?

AIR DE DANSE IRLANDAISE.

(Pendant ce temps paraît Jakmann en costume de courrier ; des guêtres, une ceinture, une petite valise sur les épaules.)

LORD FINGAR, le prenant à part, et lui remettant plusieurs lettres, et un écriin.

Le jour commence à paraître

Il faut porter à l'instant

Ces dépêches de ton maître...

Sois exact et diligent.

VICTOR, de l'autre côté de la scène, bas à sir Edouard.

Je médite un coup de maître.

Au château je vous attends :

Là je vous ferai connaître

Tous les pièges que je tends.

LES DEUX NUITS,

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, à Jakmann.

SIR ÉDOUARD, à Victor.

Sois exact et fidèle

L'amant le plus fidèle

Je me fie à ta foi.

N'espère plus qu'en toi

JACKMANN.

VICTOR, gaiement.

Vous connaissez mon zèle,

Comptez sur tout mon zèle,

Reposez-vous sur moi.

Chantez, dansez, reposez-vous sur moi.

(La danse continue... elle met en train tous les assistans , au point que le constable lui-même et les plus récalcitrans se mêlent parmi les danseurs , en répétant le chœur général.)

BACCHANALE ET DANSE.

Au cliquetis du verre ,
 Au bruit des vieux flacons ,
 Narguant toute la terre ,
 Amis , buvons , chantons.
 Que l'austère sagesse ,
 S'envolant dans les cieux ,
 Pour compagnons nous laisse
 Les plaisirs et les jeux.
 Au cliquetis du verre ,
 Au bruit, etc., etc.
 Livrons-nous au délire
 D'Apollon , de Bacchus ;
 Un flacon , une lyre ,
 Que nous faut-il de plus ?
 Au cliquetis du verre ,
 Au bruit des vieux flacons ,
 Narguant toute la terre ,
 Amis , buvons , chantons.

(La toile tombe dans le moment le plus animé.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la salle d'armes du château de Butland. Au fond, une grande galerie qui tient toute la largeur du théâtre. A droite et à gauche, sur le troisième plan, deux grilles donnant sur des escaliers intérieurs. A droite, une table sur laquelle sont des flambeaux et un grand vase d'albâtre. Du même côté, et sur le premier plan, la porte d'une tour. Au-dessus de la porte, une croisée par laquelle on aperçoit de la lumière. A gauche, sur le premier plan, la porte d'un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

STROUNN, BETTY.

(Au lever du rideau Strounn est occupé à allumer un candelabre qui est sur la table. Betty, à droite, est à travailler.)

BETTY.

Comment! vous allumez déjà, mon père?

STROUNN.

Tu le vois bien.

BETTY.

La nuit est à peine venue.

STROUNN.

J'aime à y voir clair, moi!... Quand on est concierge d'un château aussi important que celui de

Butland, quand on a une surveillance comme la mienne!...

BETTY.

Surveiller, et qui donc?

STROUNN.

Cela ne te regarde pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CARILL, *portant des fleurs qu'il pose sur la table à droite.*

STROUNN, brusquement.

Qu'est-ce que tu viens faire ici? qui est-ce qui t'a permis d'entrer dans cette salle, où personne ne doit mettre le pied?

CARILL.

Votre fille y est bien.

STROUNN.

C'est pour cela que je ne veux pas que tu y sois... vous êtes toujours ensemble.

CARILL.

Si on peut dire cela... après l'absence de trois mois que mademoiselle Betty vient de faire, et qui a été cause que je séchais sur pied... Ce que c'est que l'amour! n'est-ce pas, mademoiselle Betty, que vous me trouvez maigri et enlaidi?

BETTY, tendrement.

C'est vrai... pauvre Carill!

CARILL.

Je ne vous ferai pas le même compliment; car

me semblez encore plus jolie, ce qui est bien mal à vous... et ce qui prouve bien peu d'affection de votre part.

STROUNN.

As-tu bientôt fini?... au lieu de mettre ces fleurs dans ce vase.

CARILL.

M'y voilà, père Strounn : comme jardinier du château, c'est mon ouvrage de tous les soirs.

BETTY, à son père.

Comment ! depuis trois mois que vous m'avez envoyée chez ma tante, on n'a pas manqué un seul jour de remplir ce grand vase de fleurs nouvelles... Et, dites-moi donc, mon père, pourquoi donc ça, pourquoi?..

STROUNN.

Voilà déjà tes questions qui recommencent !

BETTY.

Depuis trois mois que je ne vous ai rien demandé.

STROUNN.

Oui, mais depuis trois jours que tu es revenue, tu t'en es bien dédommagée.

BETTY.

Faut bien réparer le temps perdu... faut bien répondre à tous les gens du dehors, qui nous répètent toute la journée : « Mais que se passe-t-il donc au château de Butland ? tous les ponts sont levés... des hommes d'armes sont postés nuit et jour à chaque entrée!... » — Dam ! que je leur réponde, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

CARILL.

« Mais quelle est, nous disent les autres, cette voix plaintive qu'on entend du haut de la grande

« tour?... (*mouvement de Strounn.*) Et pourquoi « n'y a-t-il personne au château où l'on s'enferme à « périr?... » — Dam! que je leur réponds, ce sont les ordres de lord Fingar, notre nouveau maître.

STROUNN.

C'est cela... voilà ce qu'il faut répondre à tous les curieux qui vous interrogent. (*avec mystère, les amenant sur le devant du théâtre.*) Je vous l'ai déjà dit : c'est l'ombre de cette princesse irlandaise qui mourut ici l'an dernier, d'une chute de cheval... Dès que la nuit vient, elle erre dans cette vieille tour jusqu'à ce qu'on renouvelle les fleurs que le feu duc, notre ancien maître, ne manquait jamais d'aller, au coucher du soleil, déposer sur sa tombe.

(On entend à l'œil de bœuf un prélude de harpe.)

CARILL, tremblant.

Voilà déjà son carillon qui commence... Ah! la, la!...

BETTY, feignant d'avoir peur.

Cela me fait toujours frissonner.

CARILL.

Et moi, donc!

BETTY, écoutant.

C'est singulier!... on dirait cet air montagnard que nous chantions hier.

CARILL.

Faut croire que le revenant aime cet air-là.

BETTY.

Répetons-le, pour nous mettre bien avec lui.

AIR (*avec accompagnement de harpe.*)

CARILL, *tremblant.*

Tra, la, la, la, la...

BETTY, *gaiement.*

Tra, la, la, la, la.

MALVINA, *dans la tour, répétant les dernières notes.*

La, la, la, la.

(*La voix de Carill s'affaiblit par degrés.*)

BETTY,

Qu'as-tu donc, qui trouble tes sens ?

CARILL.

C'est elle-même que j'entends.

Écoutez.

MALVINA, *en déshés, reprenant le motif.*

Tra, la, la, la, la.

ENSEMBLE (*sur le même motif.*)

STROUNN, *à part.*

De terreur il frissonne,
Et docile à ma voix,
Des ordres que je donne
Il ne rira plus, je le crois.

CARILL, *tremblant.*

Tra, la, la, la, la.
Je tremble, je frissonne,
La force m'abandonne
Et je n'ai plus de voix.
La, la, la, la.

BETTY, *riant.*

La, la, la, la.
De terreur il frissonne,
J'suis plus brave, je crois.
En mon cœur je soupçonne
D'où provient cette voix.
La, la, la, la.

CARILL,

C'est fini, je n'approcherai plus de cette tour.

STROUNN, à part.

C'est ce que je demande.

BETTY.

Comment fait donc lord Fingar qui, toutes les semaines, dit-on, vient s'y enfermer pendant une heure?

CARILL.

Ces mauvais sujets, ça ne craint rien.

STROUNN.

Un mauvais sujet!... un noble lord qui a doublé mes gages... Aussi, il aura du zèle, de la loyauté et du dévouement pour son argent.

BETTY.

L'argent... l'argent! vous n'avez jamais que ce mot-là à dire.

STROUNN.

C'est qu'il n'y a que celui-là qui ait du poids... les autres ne signifient rien... Et, pour que vous connaissiez mes intentions, apprenez que, depuis trois mois, on m'a promis deux cents guinées que j'espère bien toucher ce soir à minuit.

CARILL.

Vous auriez deux cents guinées de capital!...

STROUNN.

Oui, mon garçon... Je n'en suis pas plus fier pour cela... mais, comme je n'aime pas les mésalliances, je ne veux donner ma fille qu'à quelqu'un qui en aura autant... L'égalité avant tout... voilà mes principes.

CARILL.

Et moi qui n'ai rien.

STROUNN.

Ça ne m'empêche pas d'avoir pour toi une estime

proportionnée à ta fortune. Tu seras toujours mon ami, sans que ça te coûte rien... mais, pour être mon gendre, tu sais à quel prix... arrange-toi là-dessus ; (*montrant Betty.*) et fais-lui tes adieux, pendant que je me chargerai de ces fleurs que je vais porter ce soir... (*à part.*) pour la dernière fois.

(Il entre par la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de la tour.)

SCENE III.

BETTY, CARILL.

CARILL.

Deux cents guinées ! et où veut-il que je les trouve ?.. que le diable l'emporte, lui, et ses... (*se reprenant.*) Non... non... je ne dis pas ça... parce que, si le diable m'entendait... lui qui est près d'ici...

BETTY.

Tu crois ça... mon Dieu que t'es simple ! Sais-tu, Carill, que si on voulait t'en faire accroire...

CARILL.

Dam ! tu viens de l'entendre... Il faut que ton père soit bien hardi, lui, qui n'a pas la conscience trop nette, de s'exposer ainsi à rencontrer dans la tour ce grand fantôme... il y a de quoi en mourir.

BETTY.

Je serais donc morte, moi ?

CARILL.

Est-ce que tu l'as vu ?

BETTY.

De mes deux yeux... Depuis trois jours que je suis revenue auprès de mon père, j'ai deviné sans peine, à son embarras, qu'il y avait quelque mystère, et qu'il se jouait de moi... Dam! quand on me trompe, je prends ma revanche... retiens bien ça.

CARILL.

C'est bon à savoir... si bien donc...

BETTY.

Si bien donc qu'hier, en regardant par hasard... car moi, je regarde toujours... j'ai aperçu qu'on avait laissé une clef (*montrant celle à droite de l'acteur.*) et tiens, elle y est encore...crac... je suis entrée.

CARILL.

Ah! mon Dieu!... et tu as vu...

BETTY.

Personne... qu'un grand chevalier armé de pied en cap.

CARILL.

Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

BETTY.

Rien... attendu que c'était une armure... celle du fameux Robert Bruce... Tout auprès, il y avait sur une table une mandoline, des crayons, des pin-ciaux, une grande armoire dorée avec des livres... Pendant que j'étais à examiner tout cela, j'entends un léger bruit... Je me blottis dans la cuirasse de Robert : d'une main je prends sa lance, de l'autre sa hache avec laquelle il fendait un homme en deux d'un seul coup, et, baissant la visière de son casque...

CARILL.

O ciel!

DUO.

Seule, dans cette armure,
Et tu n'es pas morte de peur ?

BETTY.

Pour obliger, je te le jure,
Betty toujours aura du cœur.

CARILL.

Eh ! qu'as-tu vu de cette armure ?

BETTY.

Ah ! c'était un beau revenant.

CARILL.

Beau !

BETTY.

Charmant.

CARILL.

As-tu remarqué sa figure ?
Avait-il l'air bien menaçant ?

BETTY.

Non vraiment, car ce revenant
Est une jeune prisonnière
Qu'à tous les yeux on cache dans la tour.

CARILL.

Mais pourquoi donc un tel mystère ?
Dans tout cela j'entrevois de l'amour.

BETTY.

Elle gémit, elle soupire :
Puis elle dit : Édouard ! Édouard !

CARILL.

Vraiment,

Édouard c'est le nom d'un amant.

BETTY.

Si nous pouvions soulager son martyre.

LES DEUX NUITS,

CARILL.

Si nous pouvions apaiser son tourment.

BETTY.

Mais comment?... Comment?...

ENSEMBLE.

Charmante solitaire ,
 Parlez , que faut-il faire ?
 Ah ! pour nous quel plaisir
 De pouvoir vous servir !

BETTY.

Voyons , cherchons.

CARILL.

Cherchons quelque moyen.

BETTY.

Voyons, cherchons.

CARILL.

Pour moi, je ne vois rien.

BETTY.

Si l'on pouvait...

CARILL.

Par une lettre...

BETTY.

Oui ; mais comment ?

CARILL.

La lui remettre.

BETTY.

Et ce billet...

CARILL.

Qui le fera ?

BETTY.

Il a raison...

CARILL.

Qui l'écrira ?

BETTY.

Qui l'écrira ?

CARILL.

Ce n'est pas moi.

BETTY.

Tu n'écris pas ?

CARILL.

Pas plus que toi.

BETTY.

C'est tout au plus si je sais lire.

ENSEMBLE.

Que ferons-nous ? ah ! quel martyr !

Quoi ! nous ne la servirons pas !

Mon Dieu ! mon Dieu ! quel embarras !

Charmante solitaire,

Parlez, que faut-il faire ?

Ah ! pour nous quel plaisir

De pouvoir vous servir !

CARILL.

Eh bien ! puisque nous ne trouvons rien, c'est égal... En arrivera ce qu'il pourra... il faut toujours essayer... en avant !

(On entend une grosse cloche , et Carill fait un pas en arrière.)

BETTY.

Eh bien !... tu recules déjà ?

CARILL.

Non... c'est l'habitude. (*Allant près de la porte.*)
Père Strounn... on sonne.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, STROUNN.

STROUNN, sortant de la tour à gauche.

Je l'ai bien entendu... marche devant pour m'éclairer, et surtout n'approche jamais de cette tour, pas plus que Betty, ou sinon... vous m'entendez...

(Il sort , précédé par Carill , qui a pris la lanterne.)

SCÈNE V.

BETTY, seule.

Mon père veut m'effrayer et me donner le change sur la belle inconnue!.. On la trompe... c'est sûr, on la trompe tout comme moi; nous autres jeunes filles, on ne fait plus que ça; mais heureusement j'ai de la tête... ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

« Prends garde à toi : me répète mon père...
 « Tous les amans sont des monstres affreux :
 « Crains leurs discours ; aucun d'eux n'est sincère,
 « Crains de l'amour le poison dangereux.
 « Ah ! tu serais perdue à l'instant même,
 « S'il t'arrivait d'aimer... » Croyez donc ça...

J'aime Carill ! oui, je l'aime... je l'aime ,
 Et pourtant me voilà ,
 Oui, me voilà ,
 Me voilà .

SECOND COUPLÉ.

« Modeste fleur brillait dans la prairie ,
 « On admirait sa native blancheur ;
 « Des papillons les baisers l'ont flétrie ,
 « Elle a perdu sa beauté , sa fraîcheur...
 « Ma fille , hélas ! même sort te menace ,
 « S'il t'arrivait jamais... » Croyez donc ça .
 Carill m'embrasse ; il m'embrasse... , il m'embrasse .
 Et pourtant me voilà .
 Oui, me voilà ,
 Me voilà .

SCÈNE VI.

BETTY, STROUNN, CARILL, VICTOR, *habillé
 en courrier ; il a de larges favoris et est cou-
 vert d'un manteau qu'il dépose en entrant.*

: STROUNN.

Par ici ! par ici ! monsieur le messager.

VICTOR.

Ouf ! je n'en peux plus ; je suis bien en retard ;
 j'ai cru que je n'arriverais jamais... je me suis perdu
 dans vos montagnes... (*à part.*) maudit pays, pour
 mener une intrigue.

STROUNN.

Oh ! l'accès du château n'est pas facile...

VICTOR, s'essuyant le front.

A qui le dites-vous ?

STROUNN.

Surtout quand on vient pour la première fois, car je ne vous ai pas encore vu.

VICTOR.

Non... ce n'est pas moi qui d'ordinaire porte les messages de milord... c'est Jakmann, son coureur.

CARILL.

Oui, monsieur Jakmann... un poltron.

STROUNN.

Qui est déjà venu une fois.

VICTOR.

Et qui n'y reviendra pas une seconde, parce qu'il paraît que dans la dernière expédition dont on l'avait chargé... il a rencontré deux pillards, qui, le pistolet sur la gorge, lui ont pris ses dépêches; ce qui lui a fait plus de peur que de mal... et depuis ce temps, c'est moi qui ai pris sa place. (*lui donnant une lettre.*) Voilà ce que milord mon maître m'a ordonné de vous remettre.

STROUNN.

C'est bien... y a-t-il réponse ?

VICTOR.

Je l'ignore : lisez.

STROUNN, lisant de manière à ce que Victor seul l'entende.

« Brave et honnête concierge... c'est aujourd'hui à minuit que je me marie, et que tu auras la récompense promise... (*s'interrompant.*) » Neuf heures viennent de sonner, ainsi ça ne sera pas long... (*continuant.*) « Afin que tout soit prêt pour la cérémonie, envoie sur-le-champ à l'abbaye de Saint-Dunstan; car, d'après le testament de mon

« oncle, c'est dans cette chapelle, et non loin de
 « l'endroit où ses cendres reposent, qu'il veut que
 « ce mariage soit célébré... (*s'interrompant.*) »
 A Saint-Dunstan... un quart de lieue d'ici... on y
 enverra... (*continuant.*) « Prépare en outre au
 « château un excellent souper; » ça, j'y ai déjà
 songé : « car j'attends cette nuit une vingtaine d'amis
 « intimes que j'ai invités au banquet de mes noces.
 « Qu'ils soient reçus dans le château de Butland
 « avec tout l'appareil et le cérémonial des anciens
 « seigneurs irlandais... Que tous nos vassaux soient
 « en costume, et que les ménestrels du pays enton-
 « nent au dessert le chant nuptial. » Des ménes-
 trels!... je ne connais dans le canton que Tom et
 Cuddy... deux ivrognes... des chanteurs excellents,
 à la voix près... Carill, cours à la chaumière, et
 amène-les ici, au château, dans leur ancien cos-
 tume.

BETTY.

Comment ! vous voulez qu'à une pareille heure,
 ce pauvre Carill...

VICTOR.

Mamselle Betty s'y intéresse... (*à part.*) c'est
 bon à savoir.

STROUNN, à Carill.

Eh bien !... tu n'es pas parti?

CARILL,;

Si vraiment... j'y cours...

(Il sort.)

SCENE VII.

STROUNN, VICTOR, BETTY, *qui se tient à l'écart.*

VICTOR, *le prenant à part.*

Il y a un autre message plus important.

STROUNN.

Qu'est-ce donc ?

VICTOR.

Cet écrin, et ces tablettes, que milord m'a dit de présenter moi-même à la jeune lady.

STROUNN, *l'entraînant du côté opposé à celui où est Betty.*

Silence !... ah ! il vous a dit... il a donc bien de la confiance en vous ?

VICTOR.

Si on n'en avait pas en son premier valet de chambre... un valet de chambre est un ami à qui on donne des gages, voilà tout... Daignez donc me conduire auprès de Malvina de Morven.

STROUNN.

Impossible dans ce moment.

VICTOR.

Et pourquoi ?

STROUNN.

Il y a aujourd'hui trois mois qu'elle a perdu le duc de Caldhéral, son oncle, qu'elle aimait beaucoup... et elle veut passer cette journée dans la solitude et la prière.

VICTOR.

Oui, mais moi, c'est différent... elle peut toujours recevoir...

STROUNN.

Personne... que les jeunes filles du pays, qui, selon la coutume, et une heure seulement avant le mariage, viendront la prendre pour aller en pèlerinage à Saint-Dunstan.

VICTOR, à part, avec dépit.

Ce soir à onze heures... il sera bien temps.

STROUNN.

Mais donnez toujours... je vais lui remettre de la part de milord cet écrin...

VICTOR, vivement.

Et ces tablettes.

STROUNN.

Je m'en charge.

VICTOR, à part.

Allons... elle aura du moins de nos nouvelles... (*haut.*) mais de grace... ne tardez pas.

STROUNN.

Vous êtes bien pressé... on y va... soyez tranquille... on y va...

(Il s'approche de la porte à gauche qui est celle de la tour. En ce moment on sonne en dehors : il s'arrête.)

Allons, voilà qu'on sonne encore à la grande porte... j'y cours... je ne peux pas être partout.

(Il sort.)

SCENE VIII.

VICTOR , BETTY, *ensuite* STROUNN

VICTOR, à part.

Qui diable cela peut-il être ? (*Courant à Betty qui est assise sur le fauteuil à gauche et qui travaille*). Ma belle enfant !

BETTY, effrayée.

Ah ! mon Dieu !... ce monsieur, qu'est-ce qu'il a donc ?

VICTOR.

Les momens sont précieux... j'ai un maître qui est jeune, riche, généreux... Il sait que vous aimez Carill.

BETTY.

Comment, monsieur, ça se sait ?

VICTOR.

Et je vous répons de votre mariage, si vous voulez l'aider dans le sien, avec la belle Malvina, qui gémit là... dans cette tour.

BETTY.

Votre maître ! est-ce monsieur Édouard ?

VICTOR.

Justement... vous le connaissez ?

BETTY.

Non, mais l'autre jour la prisonnière a prononcé son nom en soupirant.

VICTOR.

Elle pense à nous, et elle soupire... vivat !...

BETTY.

Elle est donc bien à plaindre?

VICTOR.

Autant que possible.

BETTY.

Séparée de celui qu'elle aime?

VICTOR.

Par un tyran jaloux, c'est toujours comme ça.

BETTY.

Là! je m'en doutais... Et même avant de vous avoir vu... nous avons formé, Carill et moi, le projet de les secourir.

VICTOR.

Il serait vrai!... O généreux enfans! on peut donc se fier à Carill?

BETTY.

Comme à moi-même.

VICTOR.

Cela suffit, je le verrai... Mais, en attendant, répétez à la belle prisonnière que sir Édouard Acton vient ici pour la délivrer; qu'abusée par des apparences, elle s'est crue trahie... mais que mon maître l'aime toujours, qu'il est toujours fidèle.

BETTY.

Est-ce que ça peut être autrement?

VICTOR.

Jamais! (*On entend plusieurs sons de cor. Victor courant à la fenêtre.*) Dieu! c'est lord Fingar, entouré de ses vassaux.

BETTY.

C'est lui qui vient d'arriver: il a devancé ses convives.

VICTOR, reprenant son manteau et voulant sortir par le fond.

S'il me voit, tout est perdu!

BETTY.

Pas par-là, vous le rencontreriez. (*lui montrant la grille.*) Cette porte conduit dans la grande cour, de là dans la campagne.

VICTOR.

Merci, ma belle enfant... Surtout, prévenez la prisonnière.

(Il sort.)

BETTY.

Je m'en charge.

(Second son de cor.)

STROUNN, entrant par le fond.

Eh bien ! que fais-tu là ?

BETTY, tout émue.

Mes adieux au valet de chambre de milord, qui vient de partir.

STROUNN, la regardant.

Quelle émotion !... Vous avez fait bien vite connaissance... que sera-ce donc quand vont arriver tous ces jeunes seigneurs, dont le seul état est de conter fleurette aux jeunes filles !... Faites-moi le plaisir d'entrer là, dans cette pièce écartée... dans le salon de Robert Bruce, où personne n'ira vous trouver.

BETTY, à part.

Et la belle inconnue, comment la prévenir ?

STROUNN, la poussant.

Allons, allons, dépêchons.

BETTY, entrant dans le cabinet.

Comment ; mon père, vous ne vous en rapportez pas à mes principes ?

'STROUNN, fermant la porte.

. Si, vraiment... des principes et un tour de clef : voilà la sauve-garde de l'innocence, et de la vertu... un second tour.

SCÈNE IX.

LORD FINGAR, précédé de MONTAGNARDS jouant de la cornemuse.

LE CHOEUR.

Gloire au maître de ce domaine !
Honneur au seigneur châtelain !
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

PREMIÈRE FILLE, présentant des fleurs.

Qu'il accepte aujourd'hui l'offrande
Et l'hommage de ses vassaux !...

DEUXIÈME FILLE.

Que les anciens airs de l'Irlande
Avec nous disent aux échos :

LE CHOEUR.

Gloire au maître de ce domaine !
Honneur au seigneur chatelain !
Avec lui le ciel nous ramène
Amour, plaisir et gai refrain.

FINGAR.

Assez, assez..... (à Strounn.) Eh bien ! mon brave puritain, mon honnête geôlier, tout est-il prêt au château ?

LES DEUX NUITS,

STROUNN.

Pas encore... ce n'est pas ma faute, mais celle de votre messenger, qui vient d'arriver.

LORD FINGAR.

Lui que j'avais fait partir au point du jour!... ce paresseux de Jakmann!

STROUNN.

Mais ce n'était pas Jakmann.

LORD FINGAR.

Et qui donc?

STROUNN.

Monseigneur sait bien que c'était son premier valet de chambre.

LORD FINGAR, étonné.

Mon valet de chambre!... fais-le venir... je ne serai pas fâché de le connaître.

STROUNN.

Il sort à l'instant même duchâteau... Il voulait absolument parler à milady.

LORD FINGAR.

Et tu l'as souffert?

STROUNN.

Non, vraiment... Mais il se disait chargé de votre part de cet écrin, et de ces riches tablettes.

LORD FINGAR.

Cet écrin, c'est bien le mien... Mais ces tablettes... (*aux paysans.*) Laissez-nous, mes amis! (*les paysans sortent.*) Instruis lady Malvina de mon arrivée.

STROUNN.

Oui, milord.

(Il sort,

SCÈNE X.

LORD FINGAR , *seul.*

Qu'est-ce que cela signifie ? quelques mots au crayon... (*Ouvrant les tablettes.*) « Malvina, ce soir, à minuit, vous appartenez à un autre ; et « cependant celui qu'autrefois vous aimiez vous « adore toujours. Daignez le voir, daignez l'entendre : il bravera tout pour arriver jusqu'à « vous... » (*s'interrompant.*) C'est ce que nous verrons. (*continuant.*) « Quelque déguisement « qu'il prenne, cette écharpe bleue qu'autrefois il « reçut de vous, saura le faire reconnaître à vos « yeux. » Point de signature, et aucun autre indice... Je ne reviens point de ma surprise... J'arrivais pour triompher, et il faudra combattre. Eh bien ! par saint Dunstan, je ne demande pas mieux. Allons, point de bruit, point d'éclat ; il ne s'agit que de défendre la place pendant trois heures encore, et la victoire est à moi. Mais quel est donc le téméraire qui ose me la disputer ? C'est un de nos convives d'hier au soir, j'en suis sûr. C'est un ami, je le reconnais là ; mais lequel ? j'en ai tant... et moi qui les ai tous invités !... eh bien ! tant mieux, j'aurai des témoins de mon triomphe... Mais on vient.

SCENE XI.

LORD FINGAR, MALVINA *en robe de velours noir et couverte d'un voile.*

MALVINA.

Je pensais bien, milord, que ce soir je recevrais votre visite.

LORD FINGAR.

Vous devez, ma belle cousine, vous douter de mon impatience. Eh quoi! même le jour de mon bonheur ne quitterez-vous pas ces habits de deuil?

MALVINA.

Demain, milord, je vous le promets.

LORD FINGAR, *souriant.*

Au moins, consentez à lever ce voile que vous vous obstinez toujours à garder.

MALVINA.

Milord....

LORD FINGAR.

Je sais qu'il vous rappelle les vœux que vous vouliez prononcer... mais comme heureusement vous avez renoncé à de pareilles idées, je demande en grace qu'aujourd'hui, pour moi seul...

MALVINA, *levant son voile.*

Vous le voulez.

LORD FINGAR.

Combien vous êtes bonne!... (*la regardant.*)
Mon admiration vous paiera de votre complaisance; ne rougissez pas; un pareil langage est permis à un amant, à un époux, car dans quelques heures vous allez m'appartenir.

DUO.

LORD FINGAR.

A minuit l'hymén nous engage ,
A minuit vous serez à moi.

MALVINA.

A minuit l'hymen qui m'engage
Vous donne ma main et ma foi.

LORD FINGAR.

Aucun regret , aucun nuage
Ne troublera ce doux lien.

MALVINA.

Mais, milord, pourquoi ce langage ?

LORD FINGAR.

On m'avait dit :... je n'en crois rien,
On m'avait dit qu'un autre hommage
Vous fut adressé.

MALVINA.

J'en convien.

De mon cœur il n'était pas digne ;
J'ai dû l'oublier à jamais.

LORD FINGAR.

Ah ! pour moi , quel bonheur insigne !
A jamais !

MALVINA.

A jamais !

Tels sont les sermens que j'ai faits.

ENSEMBLE.

MALVINA, à part.

Toi, dont l'inconstance
Causa ma souffrance ,
De ma souvenance
Il faut te bannir ;
Mon cœur te pardonne ;
Mais l'honneur m'ordonne
De fuir à jamais
L'ingrat que j'aimais.

LORD FINGAR.

O douce espérance !
Heureuse inconstance !
Tout semble d'avance
Comblér mon désir :
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

LORD FINGAR.

Une grace, une seule encore.

MALVINA.

De moi qu'exigez-vous ?

LORD FINGAR.

Pardon.

De ce rival qui vous adore
Ne puis-je connaître le nom ?MALVINA, *troublée.*

Son nom?...

De mon cœur et de ma pensée
Quand j'ai juré de l'exiler,
Faut-il par vous être forcée,
Hélas ! à me le rappeler.

LORD FINGAR.

Non... non, je n'en veux plus parler.

MALVINA, *à part.*Toi, dont l'inconstance
Causa ma souffrance,
Je dois te bannir
De mon souvenir.
Mon cœur te pardonne,
Etc., etc., etc.

LORD FINGAR.

O douce espérance !
De son inconstance
L'heureux souvenir
Saura me servir.
O toi, dont l'audace
En vain me menace,
Je puis désormais
Braver tes projets.

ENSEMBLE.

LORD FINGAR.
 C'est à minuit
 Qu'amour m'appelle ;
 C'est à minuit
 Qu'on nous unit.
 Moment charmant !
 Voici l'instant.
 L'amour, la nuit,
 Tout me sourit.

MALVINA.
 Mon cœur frémit,
 Peine cruelle
 C'est à minuit
 Qu'on nous unit.
 Ah ! quel tourment !
 Voici l'instant ;
 Et de dépit
 Mon cœur gémit.

LORD FINGAR, à part.

Je crois, d'après cet entretien, qu'il reste peu d'espoir au bel inconnu... et je lui défie bien maintenant d'oser rien entreprendre.

(On entend en dehors un prélude de harpe.)

MALVINA.

D'où viennent ces accens qui pénètrent jusqu'ici ?

STROUNN, entrant.

Ce sont les ménestrels que milord a fait demander pour ce soir, et qu'on a eu assez de peine à trouver. Tom et Cuddy, les deux plus anciens, ont quitté le pays, et Carill n'a pu avoir que ces deux-là qui leur ont succédé, et qui peut-être ne sont pas bien forts. Ils demandent si milady désire-rait les entendre.

MALVINA.

Volontiers.

LORD FINGAR, vivement à Strounn.

Fais-les entrer. (à part.) Allons, allons, c'est un bon signe : sa mélancolie ne demande pas mieux que de s'égayer.

SCENE XII.

LORD FINGAR et MALVINA , *s'asseyant à gauche* ; VICTOR et SIR EDOUARD *habillés en ménestrels, longue barbe grise, et large toque qui leur couvre la moitié du visage : ils sont amenés par CARILL.*

STROUNN.

Entrez , entrez.

CARILL.

Oui, oui; n'ayez pas peur. (*apercevant Fingar, et Malvina, qui vient de baisser son voile.*)
Qu'est-ce que j'ai vu là ?

STROUNN.

Silence... écoute sans regarder.

ÉDOUARD, *bas à Victor.*

C'est elle !

VICTOR, *de même.*

Prenez garde.

LORD FINGAR, *à Strounn.*

Donne-leur cette bourse, et dis-leur de commencer.

STROUNN, *passant entre eux deux et donnant la bourse à Edouard.*

Jongleurs, voici milady et milord qui vous font l'honneur de vous entendre.

VICTOR, *à part.*

Ah ! milord est de trop.

ÉDOUARD, *qui a pris la bourse.*

Nous payer pour le tromper ! il y a conscience ;
(*la donnant à Carill.*) tiens , prends encore cela.

CARILL, à part.

Et de deux ! me voilà doté.

MALVINA, à Edouard.

Quelle est cette ballade dont nous avons entendu
le prélude ?

EDOUARD, déguisant sa voix.

C'est un ancien fabliau du temps des croisades.

(Il s'accompagne sur la harpe.)

ROMANCE.

Dans les beaux vallons de Clarence,
Au fond de son noble castel,
La dame d'un preux ménestrel
Exprimait, hélas ! sa souffrance...

VICTOR, achevant l'air.

Quand elle entend près de la tour,
Un ménestrel disant ce chant d'amour !
Pour la patrie,
Quitter sa mie,
C'est un devoir ;
Mais quel délire,
Quand on peut dire :
Vais la revoir !

ENSEMBLE.

LORD FINGAR, se levant et observant les ménestrels.

De cet air la douce langueur
Porte le trouble dans son cœur.

MALVINA.

Est-ce un prestige ? est-ce une erreur ?
D'où vient le trouble de mon cœur ?

LES DEUX NUITS,

EDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur!
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR.

Pour lui quel moment enchanteur!
Mais cachez bien votre bonheur.

STROUNN.

Il chante bien pour un jongleur.
L'argent leur a donné du cœur.

CARILL, montrant la bourse.

Ah! c'est un habile chanteur!
Surtout quand ils chantent en chœur.

DEUXIÈME COUPLET.

ÉDOUARD.

Il est enfin près de sa belle ;
Il tremble, il n'ose lui parler...
Mais à ses yeux il fait briller
Ce talisman qu'il reçut d'elle.

(Il tire de son sein une écharpe bleue, qu'il tâche de faire voir à Malvina. Celle-ci, pensive et rêveuse, la tête appuyée sur sa main, ne jette pas les yeux de ce côté.)

Gage charmant, gage d'amour,
Que sur son cœur il portait nuit et jour.

LORD FINGAR, l'apercevant.

En croirai-je mes yeux!
Mon rival en ces lieux!

VICTOR ET ÉDOUARD.

Pour la patrie,
Quitter sa mie,
C'est un devoir ;
Mais quel délire,
Quand on peut dire :
Vais la revoir!

ENSEMBLE.

LORD FINGAR :

De la prudence... et dans mon cœur
Cachons mon trouble et ma fureur.

MALVINA.

Est-ce un prestige? est-ce une erreur?
D'où vient le trouble de mon cœur?

ÉDOUARD.

Moment d'ivresse et de bonheur,
Cachons le trouble de mon cœur.

VICTOR, CARILL et STROUNN, examinant lord Fingar.

Quel coup soudain trouble son cœur?
D'où vient sa secrète fureur?...
Oui, dans ses yeux est la fureur.

LORD FINGAR.

C'est bien. Vous êtes d'habiles ménestrels, qui
serez récompensés comme vous le méritez; mais il
faut avant tout leur donner quelque repos dont ils
ont besoin. (*à part.*) Lequel des deux est mon
rival? (*à Strounn, montrant Victor.*) Conduis
celui-ci (*bas.*) dans le caveau de la tour... Mets-le
sous les verroux, et reviens aussitôt.

STROUNN.

Oui, milord.

LORD FINGAR, passant près de Carill et lui montrant Edouard.

Conduis celui-là (*à voix basse.*) dans la prison
du château... Enferme-le à double tour, et apporte-
moi la clef.

CARILL.

Oui, milord.

LORD FINGAR.

Adieu, mes braves gens... au revoir... Milady

vous remercie; et moi je vous promets, après la fête, une récompense toute particulière.

(Victor sort par la gauche, emmené par Strounn; et Édouard par la droite, emmené par Carill.)

SCENE XIII.

LORD FINGAR, MALVINA.

MALVINA.

Écoutez ce bruit de chevaux, ces voix confuses.

LORD FINGAR.

Ce sont mes amis qui arrivent. (*à part.*) Je suis bien en train de les recevoir!... (*haut.*) De jeunes seigneurs irlandais, qui ont voulu assister à notre bonheur. Restez, je vous en prie.

MALVINA.

Daignez m'en dispenser. Je vous laisse avec eux, et vous demande à ne paraître qu'au moment de la cérémonie... quand les jeunes filles du pays viendront me prendre pour aller à Saint-Dunstan.

(Elle ouvre la porte du cabinet à droite et la referme sur elle.)

SCENE XIV.

LORD FINGAR, STROUNN; *peu après*, CARILL.

STROUNN.

Notre gaillard est en lieu sûr... une bonne porte doublée en fer, et deux verroux tirés sur lui.

LORD FINGAR.

C'est bien.

STROUNN.

Nous saurons qui il est.

LORD FINGAR.

Plus tard. L'essentiel était de les éloigner de Malvina, de les tenir séparés ; car, tout à l'heure, si j'avais éclaté, si je leur avais arraché ce déguisement, ils se reconnaissaient, ils s'expliquaient, et peut-être se raccommodaient.

CARILL, entrant.

Vos ordres sont exécutés ; la prison est bien fermée, et voici la clef.

LORD FINGAR.

A merveille. Maintenant, monte à cheval, et ventre à terre jusqu'à Dublin.

STROUNN.

Lui ?

LORD FINGAR.

Non, toi ; c'est plus sûr.

STROUNN.

Que voulez-vous donc faire ?

LORD FINGAR.

J'ai ma réputation à soutenir... et aux yeux de mes amis, témoins du combat, il ne s'agit pas seulement de vaincre, il faut vaincre gaîment. Cours chercher messire Jobson, le constable. Dis-lui que deux voleurs, dont on s'est emparé, ont tenté de s'introduire dans le château ; qu'il vienne les saisir, et les conduire, sous bonne escorte, cette nuit même, à Dublin, tandis que nous boirons ici au succès de leur ruse.

STROUNN.

Je comprends... Vous aurez ainsi, dans deux heures, la belle milady, l'héritage, et les rieurs de votre côté. (*à part.*) Et moi, mon or.

LORD FINGAR.

A merveille... Mais pars vite. (*il écoute.*) Je les entends.

(Strounn sort.)

LE CHOEUR, en dehors.

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
La belle nuit! la belle fête!
Ne songeons qu'à nous divertir;
La nuit est l'heure du plaisir.

LORD FINGAR.

Je connaîtrai le téméraire
Que je retiens sous les verroux;
S'il en manque un au rendez-vous,
C'est mon rival, la chose est claire.
Comme à ses dépens on rira,
Quand de prison il sortira!

PLUSIEURS CONVIVES, entrant.

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
Etc., etc., etc.

LORD FINGAR, cherchant.

Serait-ce Walter ou Falgar?
Eh! non... non, je les vois paraître!...
Serait-ce ce fou de Duncar?
Non, le voici... Qui peut-il être?
Ils s'offrent tous à mon regard.

LE CHOEUR.

La belle nuit! la belle fête!
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!

LORD FINGAR, regardant.

Je n'aperçois point sir Édouard...
A l'aspect des traits de ma belle,

Moi, je l'ai vu tressaillir...
 Malgré lui, se troubler, rougir...
 Oui, oui, c'est lui, tout le décèle.
 Comme à ses dépens on rira,
 Quand de prison il sortira !

SIR ÉDOUARD, PLUSIEURS LORDS, ET VALETS en différentes livrées.

(Ils entrent gaiement et reprennent en chœur.)

La belle nuit, la belle fête !
 Etc., etc., etc.

LORD FINGAR.

D'honneur! c'est à perdre la tête...
 Les voilà tous, les voilà tous...
 Aucun ne manque au rendez-vous.

(Moment de silence général.)

ENSEMBLE.

LE CHOEUR.

LORD FINGAR.

La belle nuit! la belle fête!	D'honneur! c'est à perdre la tête;
Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!	Ils sont tous présents à la fête.
Gaiement célébrons tour à tour	Quel est donc ce héros d'amour.
L'amitié, l'hymen et l'amour.	Que je retiens là dans la tour ?

CARILL, à Edouard.

Il vous croit toujours dans la tour.
 Qui ne rirait d'un pareil tour ?

LORD FINGAR, à part.

Quel que soit cet amant fidèle,
 Le constable va le saisir.

(A ses amis, à demi-voix, et les formant en cercle.)

Apprenez tous une nouvelle
 Qui doit tantôt vous divertir.

TOUS.

Ah! parlez, parlez... quelle est-elle?

LORD FINGAR.

Afin de me ravir ma belle,
 Sachez donc qu'un audacieux

LES DEUX NUITS ,

S'était introduit dans ces lieux...
 Mais ce n'est pas moi qu'on abuse :
 Nous avons découvert la ruse.

ÉDOUARD , à part.

O ciel!

TOUS.

Ah! le tour est joyeux.

ÉDOUARD , à lord Fingar, en riant.

Et comment ?

LORD FINGAR.

Ma belle maîtresse ,
 Qui tout bas se rit de ses feux ,

(Montrant les tablettes qu'il tire de sa poche.)

M'a prévenu de sa tendresse
 Et de ses complots amoureux.

ÉDOUARD , à part.

Qu'entends-je!... ô perfidie extrême!

(En riant à Fingar.)

Eh quoi! vraiment!... c'est elle-même ?

LORD FINGAR , riant.

J'ai, pour punir les conjurés ,
 D'autres moyens que vous saurez.
 L'intrépide rival s'est enferré lui-même.

DUNCAN.

Mais quels accens ont retenti?

LORD FINGAR.

Ce sont les filles du village
 Qui viennent chercher milady,
 Pour un pieux pèlerinage...
 Nous les suivrons à Saint-Dunstan.

LE CHŒUR.

Des jeunes filles... c'est charmant!

DUNCAN.

Escorter ainsi l'innocence,
 Est-il un plus aimable emploi!

LORD FINGAR, à demi-voix.

Soyez sages... de la prudence...
Messieurs, messieurs, imitez-moi.
Je les entends.

(Les portes du fond s'ouvrent; paraissent toutes les jeunes filles de la contrée, avec des vêtements, des voiles blancs et des couronnes de roses.)

LE CHOEUR.

Dans ce riche domaine,
O noble châtelaine,
Vous que l'hymen enchaîne
Par des nœuds solennels...
La cloche solitaire
Résonne au monastère...
L'heure de la prière
Nous appelle aux autels.

(La porte à droite s'ouvre, et Malvina paraît, couverte de son voile.)

LORD FINGAR.

Voici Malvina qui s'avance.

WALTER.

Dans sa taille quelle élégance!

ÉDOUARD, à part.

Sachons modérer mon courroux.

DUNCAN.

Pourquoi donc ce voile sévère.
Nous cache-t-il ses traits si doux?

LE CHOEUR DE JEUNES FILLES.

(à Malvina.)

On nous attend au monastère;
Venez y prier avec nous.

LORD FINGAR, à Malvina.

Venez m'y nommer votre époux.

ÉDOUARD, s'approchant de Malvina, et à voix basse.

Perfide... infidèle...

(Le voile de Malvina se relève un moment, et l'on aperçoit sous ce vêtement Betty, qui dit vivement à Édouard :)

Rassurez-vous, ce n'est pas elle.

ÉDOUARD.

Que vois-je!... ô surprise nouvelle!

J'en suis muet d'étonnement.

LORD FINGAR.

A Saint-Dunstan l'on nous attend ;

Partons, partons en silence,

Respectons son recueillement.

DUNCAN ET LE CHOEUR.

Escorter ainsi l'innocence,

Ah! c'est divin! ah! c'est charmant!

LORD FINGAR ET LE CHOEUR.

Amis, suivons-les en silence.

Respectons son recueillement...

Oui, suivons-les bien doucement.

Faisons silence,

Silence!

Silence!

(Toutes les jeunes filles, Betty en tête, sortent par le fond du théâtre. Édouard interdit regarde autour de lui sans pouvoir s'expliquer ce mystère. Lord Fingar lui prend la main et le force à le suivre. Les autres officiers sortent avec eux. Carill, pendant que ce cortège défile, se tient sur le devant de la scène dans un grand recueillement; Betty en passant auprès de lui relève son voile un instant, pour s'en faire reconnaître; mais il reste toujours les yeux baissés et ne peut apercevoir les signes qu'elle lui fait.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour de l'abbaye de Saint-Dunstan. Au fond, vers la gauche, le monastère, dont on n'aperçoit que les deux dernières fenêtres, et qui se termine par une tour assez élevée, au milieu de laquelle est un cadran gothique. Au fond, vers la droite, des ruines entourées d'arbres et de verdure, d'un aspect pittoresque. A gauche, sur le premier plan, une espèce d'oratoire où l'on arrive par un escalier de quelques marches ; sur le côté, vis-à-vis, un pilier en ruines. Une croisée gothique fait face au spectateur. Tout ce riche paysage est éclairé par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *seul.*

RÉCITATIF.

Voici de Saint-Dunstan l'antique monastère,
Où vient de pénétrer ce cortège pieux.
Que faut-il craindre, hélas ! que faut-il que j'espère !
Est-ce un songe, une erreur dont s'abusaient mes yeux ?
Ou, pour me secourir, un ange tutélaire
Auprès de moi veille-t-il en ces lieux ?

(Il regarde autour de lui, écoute quelques instans.)

CANTABLE.

Je n'entends rien que le feuillage
Par le vent du soir agité ;

LES DEUX NUITS,

Et des pâtres du voisinage
 Les chants par l'écho répétés.
 L'astre des nuits, sur l'ermitage
 Répand une douce lueur ;
 Tout repose en ce lieu sauvage !
 Partout le calme... hors dans mon cœur.
 O mortelle souffrance !
 Je frémis et j'attends ;
 Chaque instant qui s'avance
 Redouble mes tourmens.

(Regardant le cadran de la tour, qui dans ce moment est éclairé par la lune.)

CAVATINE.

Une heure, hélas ! une heure encore,
 Et je perds celle que j'adore !
 Heure fatale à mes amours,
 Un seul instant suspens ton cours.
 Au gré de mon attente,
 Que l'aiguille plus lente
 Marche plus doucement !...
 Un instant, je t'en prie,
 Dussé-je, heureux amant,
 Payer ce seul instant
 Du reste de ma vie.
 Heure fatale à mes amours,
 Suspens encor, suspens ton cours !

Et Victor dont je n'ai point de nouvelles !... et cette jeune fille que je n'ai jamais vue !... cette fausse Malvina qui semble me protéger... où est-elle ?

SCÈNE II.

ÉDOUARD, BETTY.

BETTY, ouvrant la fenêtre grillée de l'oratoire qui fait face aux spectateurs.

Près de vous.

ÉDOUARD.

Mon ange tutélaire, vous voilà... que se passe-t-il donc?

BETTY.

Je venais vous le demander.

ÉDOUARD.

A moi?

BETTY.

Eh ! oui, sans doute... j'ai bien peur... j'ai fait dire à lord Fingar, qui s'imagine toujours que je suis milady, que jusqu'au moment de la cérémonie je voulais rester seule dans cet oratoire, où je suis renfermée à double tour... On m'a laissé pour m'amuser la harpe de madame la supérieure, à laquelle je me garderai bien de toucher, et pour cause... Ainsi, dépêchez-vous de me délivrer, ou tout va se découvrir... je ne compte que sur votre protection.

ÉDOUARD.

Et moi qui comptais sur la vôtre!... Qui êtes-vous?

BETTY.

Betty.

ÉDOUARD.

La bonne amie de Carill ?

BETTY.

Justement... Allez, milord, votre mariage nous donne assez de mal... D'après les ordres de monsieur votre valet, dont je ne sais pas le nom...

ÉDOUARD.

Victor!... c'est lui qui a mené tout cela.

BETTY.

J'ai prévenu la prisonnière qu'on la trompait... que vous l'aimiez toujours... que vous lui seriez fidèle... c'est vrai, n'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Je te le jure.

BETTY.

A la bonne heure; car je ne voudrais pas mentir, surtout pour un autre... ah! si c'était pour mon compte....

ÉDOUARD.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

BETTY.

Que si on pouvait lui en donner la preuve... peut-être n'épouserait-elle pas lord Fingar.

ÉDOUARD.

Et comment lui parler?... comment me justifier à ses yeux?

BETTY.

C'est pour vous en donner les moyens qu'elle a consenti à changer de costume avec moi.

ÉDOUARD.

Et tu ne me l'as pas dit...

BETTY.

Est-ce que je le pouvais devant tout ce monde?

ÉDOUARD.

Où est-elle ?

BETTY.

Au château de Butland.

ÉDOUARD.

Et Victor ?

BETTY.

Au château de Butland, sous les verroux.

ÉDOUARD, regardant le cadran.

Et onze heures ont déjà sonné... N'importe, j'y retourne... un mot encore.

BETTY, refermant la fenêtre.

On vient... prenez garde.

SCÈNE III.

LORD FINGAR et STROUNN, venant de la droite,
ÉDOUARD, se cachant derrière le pilier go-
thique.

ÉDOUARD, à part.

C'est Fingar !

LORD FINGAR, vivement, à Strounn.

Tu arrives de Butland ?

STROUNN.

Oui, milord.

ÉDOUARD.

Grand Dieu!... écoutons.

LORD FINGAR.

Avec le constable ?

STROUNN.

Oui, milord.

LORD FINGAR.

Et vous ramenez les deux prisonniers ?

STROUNN.

Oui, milord... jusqu'à un certain point.

LORD FINGAR.

Que veux-tu dire ?

STROUNN.

Que l'un deux n'y est plus.

LORD FINGAR.

O ciel !

STROUNN.

Et que l'autre... a disparu.

EDOUARD, à part.

Victor est sauvé.

LORD FINGAR, à Strounn.

Misérable !

STROUNN.

Ne vous fâchez pas... ce n'est rien encore... ou est lady Malvina ?

LORD FINGAR.

Elle vient d'arriver avec nous à Saint-Dunstan... et elle est là... dans cet oratoire dont j'ai la clef...

STROUNN.

Vous en êtes sûr ?

(En ce moment Betty qui a rouvert la fenêtre, promène son doigt sur la harpe en faisant des gammes du haut en bas.)

LORD FINGAR.

L'entends-tu ?

STROUNN.

C'est juste, je reconnais sa brillante exécution.

LORD FINGAR.

Pourquoi cette demande ?

STROUNN.

C'est qu'il paraît que cette nuit on enlève tout le monde... jusqu'à ma fille...

LORD FINGAR.

Que dis-tu ?

STROUNN.

Que j'avais aussi enfermée moi-même, à double tour, dans le salon de Robert-Bruce, et qui a disparu avec les deux prisonniers.

LORD FINGAR.

Pas possible !...

STROUNN.

Je vous dis qu'au château de Butland la place n'est pas tenable... Nous y serions restés, moi et le constable, qu'on nous aurait enlevés aussi... et le plus étonnant, c'est que Carill, qui était resté au château quelque temps après nous, n'a rien vu, ni entendu.

LORD FINGAR.

Ce Carill, en es-tu bien sûr ?

STROUNN.

Parbleu ! il aime Betty... il n'aurait pas laissé enlever sa maîtresse.

LORD FINGAR.

L'observation est juste... mais qu'est-ce que tout cela signifie ?

EDOUARD, à part.

Allons attendre Victor... il ne peut tarder, car il

sait que je suis à Saint-Dunstan, et que l'heure approche.

(Il sort par le fond.)

STROUNN.

Mais voici monsieur le constable qui peut nous en apprendre davantage.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JOBSON, SUITE DU CONSTABLE.

JOBSON.

Tenez-les! tenez-les bien! grace au ciel, il ne sera pas dit que je n'aurai arrêté personne!

LORD FINGAR.

Qu'y a-t-il donc, monsieur le constable?

JOBSON.

Il y a, milord... que nous tenons toute l'affaire. Deux personnages mystérieux qui ont passé près de nous sans répondre au qui vive! et mes gens, après les avoir long-temps poursuivis dans ces ruines, sont enfin parvenus à les saisir.

LORD FINGAR.

A merveille!

JOBSON.

Mais le plus étonnant, c'est que dans les deux fugitifs j'avais vu très distinctement une femme, et qu'ils ont arrêté deux hommes.

STROUNN.

Ceux de Butland, nos deux voleurs.

JOBSON.

Je l'espère bien. D'abord il nous en faut deux, et dans ces cas-là on les prend où l'on peut! (*à ses gens.*) Qu'on les amène! nous allons, milord, les interroger en même temps.

LORD FINGAR.

En même temps! y pensez-vous?

JOBSON.

C'est juste, (*à ses gens.*) l'un après l'autre, pour qu'ils ne puissent pas s'entendre et répondre de même.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JAKMANN, *amené par plusieurs laquais.*

JOBSON.

Voici d'abord le premier voleur. Approchez!

LORD FINGAR.

Que vois-je!... c'est Jakmann, mon coureur!

JAKMANN.

Qui a couru aujourd'hui de fameux dangers. Oui, milord, je m'étais réfugié dans ces ruines où je me reposais un instant... quand on est encore venu m'arrêter... car depuis ce matin on ne fait que cela.

JOBSON.

Il serait possible!

JAKMANN.

Aussi j'ai une fameuse déclaration à vous faire.

JOBSON.

Une déclaration !

QUATUOR.

JOBSON.

Parlez , parlez , et sans mystère ;
La justice vous entendra.

(Aux montagnards.)

Vous surtout , tâchez de vous taire :
Songez que le constable est là !

ENSEMBLE.

JOBSON.

Ah ! je tiens l'affaire,
Elle est nette et claire.
De mon ministère
Je connais les droits.
Je saurai les prendre,
Et pour leur apprendre,
J'en veux faire pendre
Au moins deux ou trois.

JAKMANN.

Oh ! c'est une affaire,
Oui, c'est un mystère
Terrible, je crois.
J'n'y peux rien comprendre ;
Mais on doit en pendre
Au moins deux ou trois.

FINGAR ET STROUNN.

Pour moi cette affaire
Me paraît peu claire ;

Mais pour cette fois,
Oui, laissons-le faire.

De son ministère
Respectons les droits.

LE CHOEUR.

Quelle est cette affaire ?
Quel est ce mystère
Etc., etc., etc.

JAKMANN.

Le jour venait de naître ,
Je portais à Butland ,
De la part de mon maître ,
Un message important.

JOBSON.

Bien , bien .

JAKMANN.

Au détour d'une gorge,
Deux hardis montagnards
Me mettent sur la gorge
Le fer de leurs poignards.

JOBSON.

Bien, bien.

JAKMANN.

« Si tu ne te dépêches,
Dit l'un, en menaçant,
« De livrer tes dépêches,
« Je te tue à l'instant. »

JOBSON.

Bien, bien.

JAKMANN.

Et prompt à me soumettre,
Soudain je lui remets
Le paquet et la lettre
Qu'à Butland je portais.

JOBSON.

Bien, bien.

Je tiens toute l'affaire.

STROUNN ET LORD FINGAR, à part.

Moi, j'y vois du mystère.

JOBSON.

C'était un voleur... c'est très bon.

JAKMANN.

C'est selon.

JOBSON.

C'est selon !...

Quel est donc ce langage ?

On est voleur ou non,

C'est l'ordinaire usage.

JAKMANN.

Ici le fait n'est pas certain,
Et je crains de me compromettre.

LES DEUX NUITS,

Quand l'un me prenait cette lettre,
 L'autre me glissait dans la main
 Sa bourse... où, par un sort propice,
 Se trouvaient trente pièces d'or.
 Voyez plutôt... voyez, milord.

JOBSON, prenant la bourse.

Donnez, donnez à la justice.
 Pour un voleur, c'est étonnant!
 Les lois, dont je suis l'interprète,
 N'ont pas prévu ce cas embarrassant,
 D'un voleur qui vous arrête
 Pour vous donner de l'argent.

ENSEMBLE.

JOBSON.

Pour moi cette affaire
 N'est plus aussi claire.
 Ma judiciaire
 S'embrouille, je crois.
 Tâchons de comprendre,
 Et pour leur apprendre,
 J'en veux faire pendre
 Au moins deux ou trois.

LORD FINGAR.

Pour lui cette affaire
 N'est plus aussi claire.
 Sa judiciaire
 S'embrouille, je crois.
 Et pour mieux comprendre,
 Il en ferait pendre
 Au moins deux ou trois.

JOBSON.

En mon procès-verbal pour ne rien oublier,
 Qu'on avertisse mon greffier.

(Fingar fait un signe à Strounn qui sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR, *amené à la droite par les gens du lord Fingar.*

(Victor a de larges favoris, des moustaches, un manteau et le même costume qu'à son entrée du premier acte.)

JOBSON.

Voici l'autre quidam que mes gens ont su prendre.

(Il fait signe à Fingar de s'asseoir à gauche sur le banc de pierre qui est près de la table et cause quelques instans à voix basse.)

VICTOR, à droite du théâtre et entouré par les gens du constable.

O contre-temps fatal ! comment faire à présent ?

(Regardant autour de lui.)

Je ne vois pas mon maître et ne lui peux apprendre
Que non loin de ces lieux Malvina nous attend.

(Montrant un billet qu'il tient.)

Si ces mots, qu'au crayon ma main vient de transcrire,
Pouvaient lui parvenir...

(Apercevant Jakmann.)

C'est Jakmann ! qu'ai-je vu ?

JOBSON, à Fingar, montrant Victor.

Celui-là pourra nous instruire.

VICTOR, à part, montrant Jakmann.

Bientôt il m'aura reconnu.

Allons, et c'est le seul refuge,
Pour embrouiller l'affaire, embrouillons notre juge !

JOBSON, allant près de Victor.

Avancez !...

Je vous écoute ! .. commencez !

VICTOR.

Messager ordinaire
 Du village voisin,
 Pour mes courses à faire
 Je partais ce matin.

JOBSON.

Bien, bien, jusqu'ici.
 Tout va m'être éclairci.

VICTOR.

Au détour d'une gorge,
 Deux hardis montagnards
 Me mettent sur la gorge
 Le fer de leurs poignards.

JOBSON, avec joie.

(Montrant Jakmann.)

Bien, bien, c'est comme lui.

JAKMANN, qui en ce moment regarde Victor.

Eh mais! ne serait-ce pas lui?

VICTOR.

Si tu ne te dépêches,
 Dit l'un en menaçant,
 De livrer tes dépêches,
 Je te tue à l'instant.

JOBSON, de même se frottant les mains.

Bien! bien, c'est comme lui.

JAKMANN, de même.

Eh mais! je crois bien que c'est lui!

JOBSON, à Jakmann et Victor.

Pourriez-vous reconnaître
 Ce voleur si hardi...

VICTOR et JAKMANN, se désignant mutuellement.

Oui, je le vois paraître,
 Oui, c'est lui!
 Le voici!...

JOBSON.

Un incident semblable
 Est vraiment étonnant!

VICTOR et JAKMANN, se montrant toujours réciproquement.

Moi, je suis innocent;
 Mais voici le coupable,
 Oui, voici le coupable.

JOBSON.

O bonheur peu commun!
 Deux fripons au lieu d'un!

ENSEMBLE.

JOBSON.	FINGAR.	VICTOR, montrant Jobson.
Pour moi, cette affaire N'est plus aussi claire. Ma judiciaire S'embrouille, je crois; Mais, pour mieux m'y prendre, Je les ferai pendre Tous deux à la fois.	Pour moi, cette affaire Me paraît peu claire. Mais pour cette fois, Oui, laissons-le faire, De son ministère Respectons les droits.	Dieu merci, l'affaire N'est plus aussi claire. Sa judiciaire S'embrouille, je crois.

JOBSON.

Qu'on les emmène tous deux !

(Les gens de Fingar saisissent Victor. Les autres saisissent Jakmann et on va les emmener au moment où paraissent Strounn avec le greffier.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, STROUNN, *qui entre à la fin du morceau précédent et qui examine Victor avec attention.*

STROUNN.

Arrêtez, milord, s'il y a quelqu'un à pendre, je réclame la priorité pour celui-ci.

(Montrant Victor.)

VICTOR, à part.

Malédiction ! c'est le concierge de Butland !

LORD FINGAR, à Strounn.

Que dis-tu ?

STROUNN.

Que c'est votre prétendu valet de chambre, celui que vous aviez chargé de m'apporter ces tablettes et cet écrin.

JOBSON, à ses gens, montrant Victor.

Des tablettes ! un écrin ! qu'on le fouille à l'instant !

VICTOR, aux gens du constable qui lui prennent sa boîte.

Mais, monsieur le constable ! permettez donc...

LORD FINGAR, à Strounn, montrant Victor.

Quoi ! c'est lui qui voulait absolument parler à Malvina ?

STROUNN.

Oui, milord, je le reconnais.

LORD FINGAR.

Qu'est-ce que cela signifie ?

JOBSON, qui a ouvert la boîte.

Voici peut-être qui nous l'apprendra : ce papier dont il était porteur...

VICTOR.

Maudit concierge ! maudit constable ! au moment où la victoire était à nous !

LORD FINGAR, qui a parcouru le papier.

Dieu ! quel trait de lumière !

(Il examine Victor.)

VICTOR, à part.

Il sait tout ! et maintenant comment prévenir mon maître !

LORD FINGAR, à Jobson.

Écoutez.

(Sur la ritournelle du morceau qui reprend , il lui parle bas à l'oreille.)

VICTOR.

N'importe : de l'audace ! du courage ! tout n'est pas encore désespéré.

JOBSON , à qui Fingar a parlé à l'oreille.

J'entends !... je comprends !..

REPRISE DU MORCEAU PRÉCÉDENT.

Je tiens toute l'affaire,
Laissez, laissez-moi faire,
Je sais quels sont mes droits;
Et pour mieux leur apprendre,
Je veux en faire pendre
Au moins deux ou trois.

(Il sort avec tous les gens, en emmenant Victor.)

SCÈNE VIII.

LORD FINGAR, STROUNN, JAKMANN, à
l'écart.

STROUNN.

Qu'y a-t-il donc, milord ? et qu'avez-vous découvert ?

LORD FINGAR.

Tout s'éclaircit enfin !... Je tiens le fil du complot... La lettre était adressée à sir Édouard Acton, un de nos amis.

STROUNN.

Par qui ?

LORD FINGAR.

Par Victor son domestique, qui n'est autre que ce messenger que je viens de faire emmener!... ce faux ménestrel que tu avais enfermé dans la tour.

STROUNN.

Vraiment !...

LORD FINGAR.

Écoute plutôt... (*lisant.*) « Après votre départ, milord, j'étais resté à Butland sous les verroux! mais délivré, comme vous, par les soins de Carill.... » Quand je te disais que ce Carill était un traître !

STROUNN.

Moi, qui ne me doutais de rien.

LORD FINGAR.

Tu aurais mérité... d'être constable.... aussi, la première place vacante... sois tranquille.

STROUNN, s'inclinant.

Ah ! milord...

LORD FINGAR.

Poursuivons... (*il lit.*) « Je me suis rendu dans le salon de Robert-Bruce, où j'ai trouvé la belle Malvina, que je ne connaissais pas. »

STROUNN, montrant l'oratoire.

Que dit-il ? puisqu'elle est là !

LORD FINGAR.

Attends donc.... « Je l'ai amenée dans la chapelle de Saint-Dunstan, où, suivant le testament de lord Caldhéral, le mariage doit être célébré. C'est là qu'elle vous attend, et je vous cherchais

« pour vous en prévenir, lorsque j'ai été arrêté
 « par les gens du constable et de lord Fingar ; mais
 « j'espère vous faire remettre par un de mes gar-
 « diens ce billet que je vous écris à la hâte. Ne per-
 « dez pas de temps et courez à la chapelle.

« *Signé* VICTOR. »

STROUNN.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

LORD FINGAR.

Qu'après notre départ et celui de Carill qui est
 venu nous rejoindre, Victor, demeuré maître de la
 place, aura enlevé la seule femme qui restait au
 château.

STROUNN.

Il n'y avait que ma fille !

LORD FINGAR.

Justement.

STROUNN, hors de lui.

Que j'avais enfermée moi-même dans la salle de
 Robert-Bruce.

LORD FINGAR.

Tu le vois bien (*à part.*), et mons Victor qui
 ne la connaissait point...

STROUNN.

Courons vite.

LORD FINGAR.

Non pas... j'ai manqué d'être trahi, d'être joué à
 tous les yeux ; et ce sir Édouard... ce rusé Victor...
 ce traître de Carill... je me vengerai d'eux tous.

STROUNN.

Ce sera bien fait.

LORD FINGAR.

En faisant ta fortune...

STROUNN.

C'est encore mieux.

LORD FINGAR.

Et comme Victor, que j'ai mis sous la garde du constable, ne peut prévenir son maître que la ruse est découverte, il me faudrait pour lui remettre ce billet quelqu'un en qui il eût confiance.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, CARILL.

CARILL.

Milord... je venais vous dire que voilà vos amis qui vous cherchent.

LORD FINGAR, à part.

C'est ce coquin de Carill.

CARILL.

Je voudrais bien savoir où en sont les affaires.

LORD FINGAR.

Approche et écoute... Quand ces messieurs seront réunis, tu remettras devant nous et mystérieusement ce billet à sir Edouard que tu connais...

CARILL.

Moi !...

LORD FINGAR.

Pas un mot de plus.

STROUNN, le menaçant.

Ou sinon...

LORD FINGAR, lui faisant signe de se taire et s'adressant à Carill.

Et voilà pour ta peine.

CARILL.

Et de trois ! il paraît qu'il y a du profit à se mettre de tous les partis... milord peut être sûr que mon zèle et ma fidélité... (*à part.*) Il y en a un des deux que je trompe, c'est sûr ; mais je ne sais pas lequel.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , LORD FINGAR , TOUS SES AMIS
CARILL , PAYSANS.

LE CHOEUR , désignant Fingar.

Voici l'heure qui s'avance ,
Pour lui quelle heureuse nuit !
Bientôt son bonheur commence ,
Bientôt va sonner minuit.

EDOUARD , regardant avec inquiétude autour de lui.

Ah ! quelles craintes mortelles !
C'en est fait , tout me trahit ;
De Victor pas de nouvelles ,
Bientôt va sonner minuit.

CARILL , entrant , et lui remettant la lettre .

Pour Milord cette lettre arrive.

EDOUARD , la prenant vivement , et la lisant.

A l'espoir enfin je reviens.

LORD FINGAR , aux autres seigneurs.

Quelle est cette tendre missive ?...
Voyez donc quel trouble est le sien.

DUNCAN , à Fingar.

C'est quelque rendez-vous.

EDOUARD , tout en lisant.

Milord doit s'y connaître.

LORD FINGAR.

D'une de vos beautés peut-être ?

LES DEUX NUITS,

EDOUARD, à part.

Il ne croit pas dire aussi bien...
Elle m'attend à la chapelle.

Partons.

LORD FINGAR, le retenant.

Quoi qu'il en soit, que chacun se rappelle
Tous les sermens qu'hier nous avons faits.

EDOUARD, galement, à lord Fingar.

Ah! j'y promets d'être fidèle.

(à part.)

C'est vraiment comme un fait exprès.

LORD FINGAR.

Oui, le rival que l'on abuse,
Conservant sa joyeuse humeur,
Doit rire d'une telle ruse,
Et rendre hommage à son vainqueur.

TOUS.

Quand par une maîtresse
Nous nous verrions trahis,
Jurons d'être sans cesse
Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR et EDOUARD, à part.

Ah! c'est charmant! comme il est pris!
Jurons, etc., etc.

(Édouard sort.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Édouard.*

DUNCAN

Où va donc ce galant chevalier?

LORD FINGAR, riant.

Il court à la chapelle de Saint-Dunstan se faire arrêter par notre ami Jobson le constable.

TOUS.

Que dites-vous?

LORD FINGAR.

Oui, messieurs, vous ne savez pas que sir Édouard avec son air sentimental, se permet aussi d'être mauvais sujet... il va sur nos brisées, et vient, en voulant me ravir ma maîtresse, d'enlever une petite fille charmante!

TOUS.

Vraiment !...

LORD FINGAR.

La fille de Strounn, mon concierge!

CARILL.

Ah! mon Dieu!

LORD FINGAR, riant.

Et comme le père a rendu plainte, il sera forcé d'épouser...

CARILL.

Épouser ma maîtresse!

LORD FINGAR.

Ou s'il refuse, comme c'est probable, il sera forcé, d'après la loi, de payer deux mille guinées à Betty.

CARILL.

Deux mille guinées... si ce n'est que cela.

LORD FINGAR.

Et alors ce sera son complice, Victor, son valet de chambre, que je viens aussi de faire arrêter, qui n'ayant pas deux mille guinées, sera obligé de payer

de sa personne, et d'épouser la petite pour son compte.

CARILL.

Pour son compte... cela ne serait pas le mien....
Courons vite!

LORD FINGAR, à ses gens.

Qu'on le retienne! (à *Carill.*) ah! ah! fidèle serviteur qui mets les gens en liberté!... te voilà pris à ton tour.

CARILL.

Milord, je vous en supplie...

LORD FINGAR.

Je t'apprendrai à servir les projets d'un rival!... mais ce rival lui-même, dupe de sa ruse, est pris dans ses propres filets; (à *Strounn.*) es-tu content?... voilà ta fille dotée et mariée!

CARILL.

Et moi, que suis-je donc?... Si jamais je me mêle des amours des grands seigneurs!...

(Pendant ce temps on a vu les vitraux du fond s'éclairer, et on entend une musique religieuse.)

FINAL.

LORD FINGAR.

Entendez-vous dans la chapelle,
Cette musique solennelle?
De mon hymen voici l'instant.

(Il donne à *Strounn* la clef de l'oratoire. Celui-ci monte l'escalier, ouvre la porte et redescend.)

O *Malvina*, vous que mon cœur appelle,
Apparaissez aux yeux de votre amant.

(Minuit commence à sonner.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BETTY.

BETTY, sortant de l'oratoire, et s'arrêtant au haut de l'escalier, le visage découvert.

LORD FINGAR, stupéfait.

Grand Dieu ! ce n'est pas elle !

STROUNN.

C'est ma fille,

CARILL.

C'est Betty.

Elle n'est pas Milady.

Dieu soit béni !

Ce n'est pas elle

Qu'on épousait dans la chapelle.

LORD FINGAR, furieux.

Et qui serait-ce donc ?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR, *sortant de la chapelle
dont les portes s'ouvrent.*

VICTOR.

La belle Malvina,

JOBSON.

Il a fallu qu'il l'épousât !

Pour l'y contraindre j'étais là,

Oui, par votre ordre j'étais là.

(En ce moment paraît Édouard donnant la main à Malvina. Les jeunes filles et les vassaux du domaine les suivent, et descendent du monastère en tenant les unes des rameaux de feuillage et des fleurs, les autres les armes et les écussons seigneuriaux.)

ENSEMBLE.

STROUNN ET LORD FINGAR.

O maudit stratagème
 Qui confond mes projets !
 Me voilà pris moi-même
 Dans mes propres filets.

VICTOR, EDOUARD ET MALVINA.

Ce joyeux stratagème
 A servi nos projets :
 Le voilà pris lui-même
 Dans ses propres filets.

CARILL ET BETTY.

Ce joyeux stratagème
 Me rend ce que j'aimais ;
 Le voilà pris lui-même
 Dans ses propres filets.

CHOEUR DE VASSAUX.

Ah ! quel bonheur extrême,
 Que de grace et d'attraits !
 Ici, le ciel lui-même
 Les unit à jamais.

LORD FINGAR, à Edouard.

Milord, un pareil trait...

EDOUARD.

Sans doute est sans excuse ;
 Mais le rival que l'on abuse ,
 Conservant sa joyeuse humeur ,
 Doit rire d'une telle ruse ,
 Et rendre hommage à son vainqueur.

LORD FINGAR.

D'accord... mais Malvina qui trahit ma tendresse...

EDOUARD ET LE CHOEUR DES JEUNES SEIGNEURS.

Quand par une maîtresse
 Nous nous verrions trahis ,
 Jurons d'être sans cesse
 Rivaux et bons amis.

LORD FINGAR.

Ah! je l'ai dit, je l'ai promis.

Amis, vous l'emportez, que l'hymen vous engage!
J'abandonne gaîment mes droits à l'héritage.

MALVINA..

Vous en avez encor par mon manque de foi.
Oui, qu'un partage égal au moins vous dédommage

(Montrant sa main qu'elle donne à Édouard.)

De la perte d'un bien qui n'était plus à moi!

LORD FINGAR.

A celle qu'il adore,
Allons, qu'il soit uni!

(A ses amis.)

Moi, je reste garçon, et veux long-temps encor
Répéter avec vous notre refrain chéri.

Au cliquetis du verre,
Au bruit des vieux flacons,
Narguant toute la terre,
Amis, buvons, chantons!

CHOEUR FINAL.

Au cliquetis du verre;
Etc., etc., etc.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTÉ.